

PER
0-54
CON

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE POUR
LA JEUNESSE

L'OISEAU BLEU

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

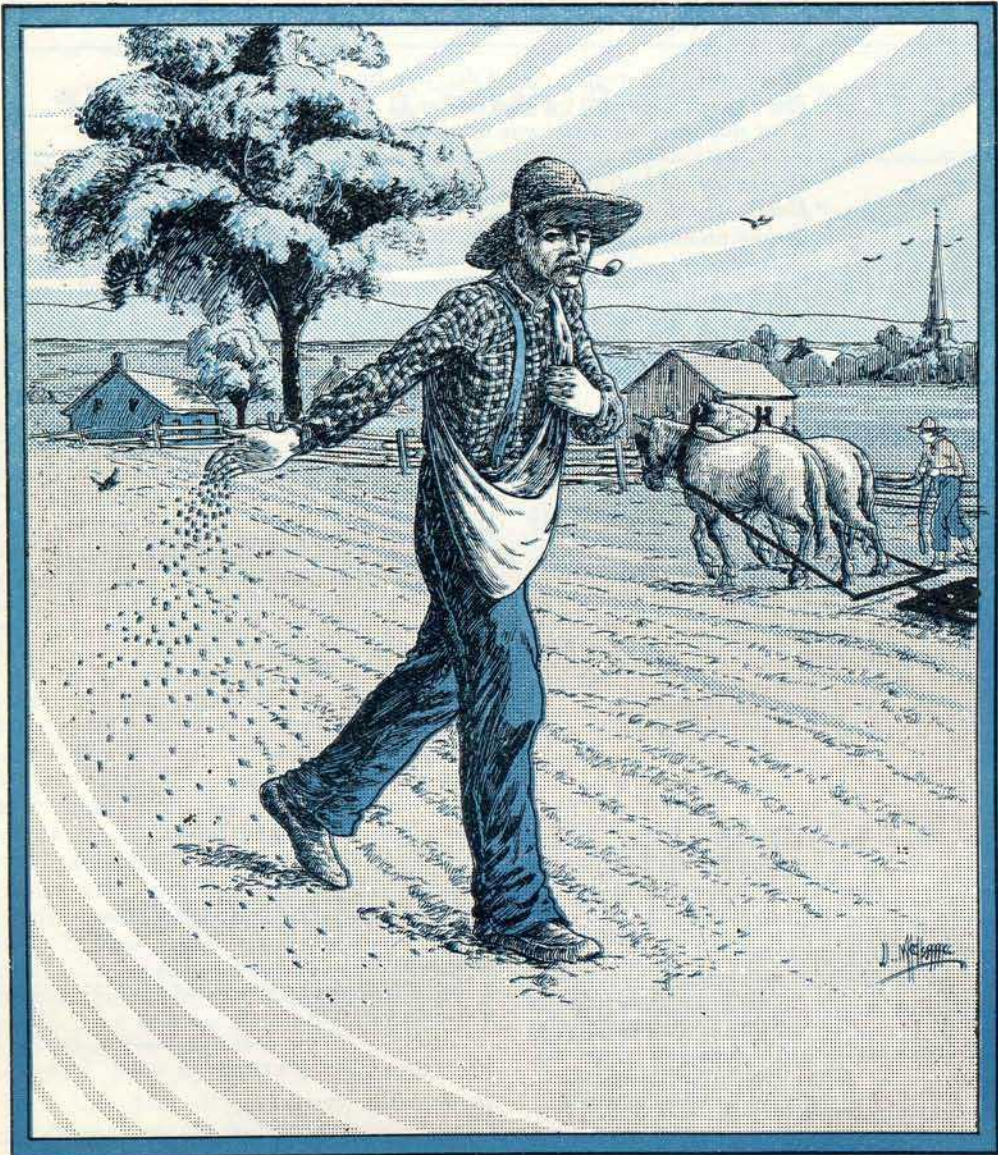
Rédaction, Administration et Publicité:
1182, rue Saint-Laurent
MONTRÉAL
—
Téléphone: PLateau 1131

Abonnement annuel:
Canada et États-Unis: 50 sous
(Payable au pair à Montréal)
CONDITIONS SPÉCIALES
aux écoles, collèges et couvents

VOLUME XIII — No 10

MONTRÉAL, MAI 1933

Le numéro 5 sous



LE SEMEUR

LE SEMEUR



*Dès l'aube il a quitté la paille de l'alcôve,
Car l'amour du travail est un vif aiguillon.
Au clocher dort encor le pieux carillon;
Il s'agenouille et dit la prière qui sauve.*

*Il puise le grain d'ambre au sac de toile fauve,
Et, d'un geste rythmé, le répand au sillon,
Comme un prêtre, l'eau sainte avec le goupillon.
Son rêve voit mûrir la plaine encore chaude.*

*Et les corbeaux goulus volent derrière lui
Pour se gorger avant qu'il promène la herse.
C'est une aumône aussi que le printemps leur verse.*

*Donne au sol le froment. Quand le jour aura fui,
Entre, vaillant semeur, dans ta chambrette close...
Donne au sol le froment, au foyer l'enfant rose.*

Pamphile LE MAY

En l'honneur de Dollard

Le 24 mai, il est maintenant de tradition de célébrer la fête de Dollard.

Dollard des Ormeaux et ses jeunes compagnons, en faisant de leur corps un rempart contre lequel vinrent se briser les hordes iroquoises, sauvèrent la Nouvelle-France en 1660. Leurs noms sont inscrits en lettres d'or au fronton de notre histoire. La patrie reconnaissante leur a élevé un monument au parc La Fontaine, à Montréal, qui rappelle aux générations du présent leur vaillance et leur héroïsme.

La jeunesse de nos écoles et de nos collèges se doit, en ces jours d'épreuves et d'inquiétudes plus qu'en tout autre temps, de commémorer avec amour l'anniversaire du combat du Long-Sault, afin d'y puiser des leçons de fierté et de patriotisme.

«Sans avoir besoin d'être auréolé par la légende, par la seule vertu de son dévouement historiquement constaté, Dollard, écrit M. Aegidius Fauteux, est devenu le héros par excellence du Canada français. De tous nos valeureux ancêtres, c'est celui sur lequel notre souvenir s'arrête avec le plus de complaisance et avec le plus de fierté. Mieux qu'aucun autre

il incarne toutes les belles qualités dont s'honore à juste titre la noble race française: enthousiasme, désintéressement et bravoure.

«L'admiration que nous éprouvons devant le sacrifice de Dollard et ses compagnons est entière et sans mélange; nous sentons pleinement qu'il est impossible à l'âme humaine de s'élever plus haut. A la fois preux et martyrs, nos héros canadiens unissent les deux gloires les plus belles.»

Fêtons partout Dollard. Que ce soit là notre mot d'ordre.

Le 24 mai c'est la fête du souvenir, c'est la fête de la jeunesse.

Vivent Dollard et ses preux, tous morts au champ d'honneur!

VIATOR

BONS MOTS

EN CLASSE

Le professeur.—Qu'est-ce qui se passait au Canada en 1873?

L'élève.—Je ne sais, monsieur, je ne lisais pas encore les journaux à cette époque.

DANS LE MENAGE

Madame.—Qu'est-ce que tu connais dans la toilette des femmes?

Monsieur.—Le prix.



“UNE PETITE SOEUR DES ANGES”

Mai joli, mai, mois de la Vierge, me suggère de vous entretenir de la vie d'une "toute petite sœur des Anges"... une petite sœur à nous, Canadienne comme nous, née chez nous. Le Père Cadoux, M.S.C., pardonnera à Fauvette de puiser largement dans la biographie qu'il nous a tracée de Marthe Sasseville, biographie de publication récente atteignant en peu de temps son 13^e mille. L'expansion rapide de cette vie sereine parle bien de la popularité de l'enfant que je propose à tous mes lecteurs, jeunes ou vieux.

Marthe Sasseville naquit le 10 novembre 1925 à l'ombre du clocher de Sainte-Anne-des-Monts, sur la côte gaspésienne. Dès le lendemain, l'eau baptismale fit chrétienne l'enfant qui reçut le nom de Marthe-Hermine, prénoms qui, plus tard, lui feront répondre quand on lui demandera: "A qui la petite fille?" — "Marthe à papa et Hermine à maman!" La neuvième enfant de la famille Sasseville fut consacrée, immédiatement après son baptême, à la sainte Vierge.

Bébé à quinze mois, des joues rondes, une bouche mignonne et petite, des yeux noirs oh! combien mutins!... oh! que graves parfois aussi! Charmante petite Marthe avait le don de faire cesser la lecture, quand papa lisait son journal en famille... La petite "escaladait de son mieux les genoux paternels, s'y installait comme sur un perchoir et à force de caresses, forçait son papa à lâcher sa lecture."

Marthe était très sensible, simple et fort franche. Lui demandait-on une récitation... Sans se faire prier, elle exécutait tout ce qu'elle savait et cela, sans timidité aucune. "Le bon Dieu l'avait douée d'une nature parfaitement

équilibrée, joyeuse et calme..." "Elle aimait le silence et se faisait oublier pendant des heures. On la découvrait presque toujours dans quelque coin qui s'amusait avec ses poupées, leur parlait à mi-voix, insouciant de ce qui se passait ailleurs". Marthe était-elle alors enfant parfaite? Que non! Elle était tenace jusqu'à l'entêtement et vive jusqu'à l'emportement. Laissons parler "sa petite maman chérie": "Une fois, écrit-elle, Marthe avait fait la méchante. Je voulais qu'elle se chausse seule. Elle en avait l'habitude depuis longtemps; mais ce matin-là, non, elle ne voulait pas. Elle disait que sa chaussure lui faisait mal. Comme j'insistais, elle arracha sa bottine et me l'envoya par la tête. Elle avait à peine trois ans. N'importe, c'était grave. Aussitôt, je la mis en pénitence, à genoux, devant l'image du Sacré-Cœur. Je lui dis de rester là, tant qu'elle ne serait pas prête à me demander pardon. Pauvre Titite! quel chagrin elle a eu. Mais tout de même, elle resta bien un gros quart d'heure à genoux, pleurant toutes les larmes de ses yeux, avant de se décider à baisser pavillon. Enfin, elle me demanda pardon, se leva, prit de l'eau bénite, fit son signe de croix et se précipita dans mes bras, en me disant de sa voix la plus douce: "Le petit diable est parti, maman. Titite ne sera plus méchante".

Petite Marthe était habituellement obéissante et surtout très franche. Un accident survenait-il, cassait-elle quelque chose, vite, sans détours, elle avouait le méfait.

Primesautière, Marthe l'était. Voici un fait qui la croque sur le vif. La "maman avait mis à part un lot de friandises en recommandant à ses plus jeunes enfants de ne pas y toucher, car

ces bonbons-là étaient pour la "visite". Marthe aussitôt de mettre son manteau, son chapeau et ses gants. Elle sortit alors, frappa à la porte, et en entrant: "Maman, je suis de la "visite"! dit-elle.

Connaissez-vous la façon dont Marthe disait son chapelet? Belle leçon pour nos petits! Sur chaque grain, avec amour, elle répétait: "Bon Jésus, je vous aime!"



Jamais Marthe sortit sans aller à la chapelle de Notre-Dame des Sept-Douleurs voir "le pauvre Jésus qui saigne". La Passion du Christ la subjuguait... "Maman, disait-elle souvent, contez-moi le Calvaire".

Nos petits entendent-ils la messe aussi bien que Marthe autrefois? Laissons parler l'auteur. "Elle suivait toute la messe attentivement, les yeux fixés sur le prêtre, dont elle ne perdait pas le moindre mouvement, tout en récitant son chapelet. Comme elle paraissait contente de pouvoir dire après la messe: "Je n'ai pas tourné la tête!"

Pieuse, Marthe l'était. Bien des traits frappants nous dévoilent la beauté si pure de cette "petite sœur des anges".

"Depuis l'âge de trois ans, Marthe avait l'habitude de dire à chaque sonnerie de l'horloge: "Bon Jésus, je vous aime!..." On raconte même — ceci date de l'hiver de 1914-1915 — qu'un jour, Monsieur et Madame Sasseville avec leurs enfants, les quatre aînés, attendaient un train à la gare de Rimouski. L'horloge de la

salle se mit tout à coup à sonner l'heure. Aussitôt les quatre voix argentines d'entonner d'un commun accord: "Bon Jésus, je vous aime!" Il y avait beaucoup de monde. On sourit sans doute, mais ce sourire amusé cachait plus d'admiration qu'autre chose, peut-être".

Un fait nous laisse voir Marthe jouant avec son ange gardien. "Vous jouez comme cela, rien qu'à vous deux? — Oh! dit-elle, j'ai invité aussi le vôtre et celui de grand'maman. Je les ai si bien cachés que le mien ne peut pas les trouver. Je vous dis que je ris...!"

—Et le mien, où est-il? dit sa mère.

—Là-haut, le voyez-vous au sommet de l'escalier? répondit l'enfant.

Marthe était petite fille affectueuse. "Elle ne laissait jamais partir son père pour la banque sans courir l'embrasser". Que de fois elle dit à sa maman: "On s'aime bien nous deux, hein, maman?"

Le Bienheureux Eymard avait coutume de dire: "Le ciel couronne les saints. C'est l'Eucharistie qui les fait". Marthe se prépara au grand jour de la Première Communion par des sacrifices nombreux: privation d'un dessert, obéissance plus prompte, bonne contenance devant la taquinerie, promptitude à se lever le matin et surtout long jeûne de son "bâton de crème" qu'elle achetait tous les samedis et qu'elle ne mangeait que le dimanche. "Détail touchant, sa mère en trouva un, dans le petit coin habituel, après la mort de l'enfant".

Elle reçut Jésus-Hostie le 19 mars 1930, jour de la fête de saint Joseph. Elle avait 4 ans 4 mois 9 jours.

Dieu tardait de venir chercher pour Lui seul ce petit ange de la terre. Elle disait souvent avoir hâte "à Pâques!"

Pourquoi, lui demandait-on? — C'est mon secret!

En effet, elle tomba malade le 6 avril. Rien de grave tout d'abord, puis le Jeudi saint, 17 avril, elle communia pour la dernière fois. Petite Marthe ne revint pas à la santé. Son entrée au ciel se fit le jour de Pâques. Son bien-aimé Jésus vint chercher cette enfant très pure que fut toujours Marthe Sasseville, petit ange expirant en prononçant les dernières paroles que lui suggérait sa "petite maman".

"Bon Jésus, je vous aime! Mon petit bon ange, venez me chercher!"

Puisse cette brève esquisse de la vie d'une enfant de chez nous vous aider à aimer Jésus en réalisant la parole du Pape Pie X: "Il y aura des saints parmi les enfants!"

FAUVETTE

CORRESPONDANCE

Abeille de Marie — Puisse votre apostolat si profond être béni toujours! Je prie que Dieu vous fasse bien large la part de ses faveurs de choix. Bonne santé toujours.

Nicole — Bons succès aux prochains examens scolaires qui arrivent à grands pas.

C. L. — J'ai reçu la "fameuse" missive de Guy, écrivain au nom de sa classe. Je remercie l'institutrice (que vous connaissez sans doute) de m'avoir fait envoyer correspondance si agréable, si pleine de l'âme de ses bambins. Bons succès à chacun d'eux et à leur dévouée institutrice.

Feu Follet — Bonnes amitiés à l'amie "isolée" qui se complait dans la solitude de "Chez nous". La santé vous revient-elle? Quand donc m'écrirez-vous, vilaine silencieuse? Cordial bonjour.

Papillon — Je suis certaine que les religieuses du Christ-Roi ont leur convent à Gaspé. Ces religieuses ne se donnent que pour les Missions. Je ne puis vous faire tenir tous les renseignements demandés. Ecrivez à la révérende Mère Supérieure. Elle se fera un plaisir de faire connaître sa communauté florissante.

Guy — Merci de la lettre. Vous êtes petit ami taquin. Fauvette vous dit son meilleur bonjour.

Frou-Frou — Il est bien des biographies d'enfants dont je peux vous faire tenir les titres et auxquels j'ajoute les vies de jeunes gens ou de jeunes filles exemplaires. La moisson est belle, même en ce XXe siècle de matérialisme. Avez-vous lu... Marthe Sasseville, par A. Cadoux, M. S.C.; Consummata, du Père Plus; Toujours plus haut, du P. Dragon; Deux enfants, du P. Marmoulin... Toutes ces publications peuvent être obtenues à nos librairies de Montréal ou de Québec. Amical bonjour!

Céline — Bonnes amitiés à vous et aux chers vôtres que je salue bien cordialement.

Sœur Jeanne me prie de vous dire que les graphologies suivantes ont été expédiées par courrier postal. Thérèse Foisy, *Waterloo*; Marcelle Lafleur, *Napierville*; Rachel Fontaine, *Batiscan*; Marie-Rose Quesnel, *Chêneville*; Gracienne Lapointe, *Waterville, Maine*; G. Houle, *Montréal*; Alice Raymond, *Verdun*; J.-H. Lachance, *Montréal*; Marg. Rochon, *Lachute Mills*; Gertrude Dugal, *Montréal*, Anita Rousset, *Nashua*; Mariette Saint-Laurent, *Rimouski*; G. Beaudoin, *Rosette, Rimouski*; Camille C., *Montréal*.

Sœur Jeanne et Fauvette saluent affectueusement tous leurs nombreux correspondants.

C. F.

LE COIN DU PHILATÉLISTE

Les beaux timbres de l'Année Sainte

L'inspiration religieuse en philatélie — Encore des nouveautés américaines — Exemples à imiter — Que ferons-nous pour le 4e centenaire du Canada?

Les timbres d'un caractère religieux tiennent une place d'honneur en philatélie tant pour leur charme graphique que pour leur pieuse inspiration provoquée par les événements d'ordre supérieur dont ils rappellent le souvenir. Ils sont fréquents depuis quelques années. Nous nous proposons d'en dresser l'imposante liste un de ces jours, qui demandera un travail assez considérable.

En attendant nous sommes heureux de présenter la nouvelle émission de la Cité du Vatican, mise en vente le jour même de l'ouverture de l'Année Sainte — 1er avril — laquelle marque, comme on le sait, le 19ème Centenaire de la mort du Rédempteur.

La série, merveille de gravure, est l'œuvre du Maître Shirnböck, auteur des magnifiques timbres d'Autriche, à la gloire des musiciens, peintres, poètes, etc., de ce pays; et du professeur italien Federici. Elle compte cinq dessins répartis sur 17 timbres réguliers et un sixième dessin identique sur les timbres-express. L'ensemble se totalise à 49.57½ lire, soit environ \$3.00 au cours actuel. Le montant est plutôt élevé pour le commun des collectionneurs. Heureusement, ces jolies vignettes circuleront pendant toute une année et, de ce fait, il sera possible, espérons-nous, de se les procurer oblitérées à bon compte. Il suffira d'être patient. Au prix de la valeur faciale, et même au double, on fera un excellent placement.

Voici la nomenclature complète de l'émission: le premier chiffre correspond à celui des vignettes au dos de cette page.

TIMBRES RÉGULIERS

- (1)—5c. — Armoiries pontificales.
- (2)—10, 12½, 15, 20 et 25c.—Palais du Vatican, vu de la place Saint-Pierre.
- (3)—30, 50, 75 et 80c.—Vue des jardins du Vatican; au fond le dôme de Saint-Pierre



ITALIE
Timbre de l'Année Sainte, 1925.
Le pape ouvrant la porte sainte.



1



4



2



5



3



6

- (4)—1 l., 1 l.25, 2 l.75 — Portrait de Sa Sainteté Pie XI
 (5)—5, 10 et 20 l.—Vue de l'église et de la place Saint-Pierre.

TIMBRES-EXPRESS

- (6)—2 l. et 2 l.50 — Vue à vol d'oiseau de la Cité du Vatican.

* * *

Le timbre, fidèle historiographe, n'avait pas manqué de se joindre à la célébration de l'Année Sainte de 1925. La série cette fois est émise (en 1924) par l'Italie — la Cité du Vatican n'existait pas encore. Elle est composée de six timbres, chacun d'un sujet différent et chacun grevé d'une surtaxe de 50% en vue d'aider aux frais du Jubilé. Les vignettes, en deux couleurs, de grand format rectangulaire, montrent quatre basiliques: 20c — Ste-Marie-Majeure; 30c — St-Jean de Latran; 50c — St-Paul et 60c — St-Pierre. Sur le 1 lire, on voit le Pape ouvrant la Porte Sainte; et sur le 5 liras, Sa Sainteté fermant cette même porte.

Le tout forme un total de 7.60 liras, plus une taxe 3.80 liras, soit environ .75c de notre monnaie. Cette série est plutôt rare; veinard est le collectionneur qui peut se la procurer à moins de \$2.00.

De tous les pays, l'Italie s'honore de la publication du plus grand nombre de timbres où préside l'esprit religieux. Mentionnons entre autres, et dans la même note que ceux décrits plus haut, les quatre timbres (20, 30, 50c et 1 lire) parus en 1923 en commémoration du 3ème centenaire de l'institution de la Congrégation de la Propagation de la Foi. D'un seul dessin principal — le Christ annonçant la Bonne Nouvelle au peuple — mais chacun avec

une modification dans l'un des portraits et l'une des armoiries ornant les coins, la collection est unique: elle est la seule au monde à reproduire les traits de Notre Seigneur.

Ces timbres ont peu circulé par la poste. Enlevés par les collectionneurs dès leur apparition, ils se trouvent à l'état neuf. C'est une grande aubaine quand on peut se les procurer tels quels, et une plus grande encore si on les découvre oblitérés.

* * *

Nous avons annoncé dans notre dernière chronique l'émission prochaine aux États-Unis d'un timbre de 3c à l'occasion du 150ème anniversaire (19 avril) de la fin de la Révolution américaine. Il convient, pour être à jour, d'ajouter à la liste des nouveautés la vignette Oglethorpe, 3c Violet, émise par nos voisins, le 12 février, à l'occasion du 200ème anniversaire de la Georgie.

Le général James Edward Oglethorpe, dont l'effigie est reproduite, fut le fondateur de la colonie de la Georgie dont il jeta les bases à Savannah. Né à Londres (1696) Oglethorpe, après s'être distingué dans l'armée du prince Eugène dont il devint l'aide-de-camp, tourne les yeux vers l'Amérique où il songe à établir une colonie de miséreux qui, de tout temps, ont pullulé en Angleterre. En 1732, le territoire entre les rivières Altamaha et Savannah est



ITALIE

Timbre du 3e centenaire de la Congrégation de la Propagation de la Foi. 1923



ETATS-UNIS

Timbre Oglethorpe — 2e centenaire de la Georgie, 12 février 1933.

concedé à un groupe dont il est le chef et, le 12 février 1733, il aborde à Yamacraw Bluff avec les premiers colons et jette les fondations de Savannah. Le pays est nommé Georgie en l'honneur de George II; Oglethorpe le gouverne pendant 10 ans et en fait un rempart contre les Espagnols. Rentré en Angleterre, il est mis en accusation, puis acquitté pour une défaite subie à Sainte-Augustine (Floride); la même aventure se répète, avec un second acquittement, à la suite de son échec contre les partisans des Stuarts. En 1756 il abandonne la Georgie à la Couronne et en 1765 devient commandant en chef de l'armée royale. Son rôle plutôt brillant, en Amérique, est terminé. Il meurt en 1785. Il faut lui reconnaître le mérite d'avoir combattu l'esclavage et d'avoir fondé une colonie stable.

* * *

Au moment où on lira ces lignes, auront été émis ou seront à la veille de l'être, encore aux États-Unis, deux commémoratifs du centenaire de l'incorporation de Chicago et en même temps de l'Exposition internationale qui aura lieu cet été en cette ville.

L'un, de 1c, représentera le vieux fort Dearborn, relique historique chère à Chicago; l'autre, de 3c, fera voir l'édifice de l'administration de l'exposition en style ultra-moderne formant un contraste piquant avec le Fort Dearborn. Nous aurons l'occasion de les reproduire.

Voilà autant d'exemples louables au double point de vue religieux et profane, dont nos autorités voudront, peut-être, un jour s'inspirer. Ce ne sont ni les occasions ni les sujets qui manquent. Songe-t-on qu'un an à peine nous sépare du 4ème Centenaire de la découverte du Canada. A défaut des grandes fêtes projetées et que les temps difficiles réduiront forcément à de modestes proportions, une belle série de timbres s'impose en cette circonstance mémorable.

L'AUTRICHE après avoir publié sept timbres à l'effigie de ses musiciens, tous illustres (1922), six autres consacrés à ses poètes (1931), nous présente six autres vignettes, de 12 g. à 1 s., à l'image de ses peintres suivant le type ci-contre. Tous ces portraits finement gravés par Shirnböck, l'un des auteurs des timbres de la présente Année sainte, sont encadrés de véritables enluminures; ils sont l'objet d'une surtaxe au bénéfice d'oeuvres de charité.



Qu'on se mette donc à l'œuvre sans perdre un instant. Nous avons des Ecoles de Beaux-Arts, nous avons des artistes: qu'on sollicite sans retard leur concours. Tout en rendant hommage au passé, nous ferons valoir nos talents. Et le timbre, dont l'influence rayonne sur toute la terre, se chargera d'établir leur renommée et de proclamer celle de notre histoire.

Phil. ATHÉLY

UN CLIENT EXIGEANT

—Garçon, votre poulet n'a que les os et la peau.

—Que voulez-vous de plus, la plume?



CENTENAIRE DE CHICAGO

Timbres de 1c et 3c oblitérés le jour de l'émission — livrés après parution en mai. Enveloppe entière15
2 enveloppes25

Timbre Newburg 150e anniv. fin Révolution américaine — Oblitéré le 19 avril, jour de l'émission. Enveloppe entière10
3 enveloppes25

Timbre Oglethorpe — 2e centenaire de la Georgie — Oblitéré 12 fév. jour de l'émission à Savannah, enveloppe entière10
3 enveloppes25

NOUVEAUTES et RARETES

* Neufs — † Série complète

10 — * † Azerbaïdjan, 1919, premiers timbres de ce pays — sujets divers coloriés25
10 — * Arménie, 1921, sujets mythologiques, paysages, etc.15

14 — * Bavière, 1919, timbres chemin de fer05
3 — † Grèce, 1932, amiraux de Navarin: Codrington, de Rigny, Heyden06
fasciste, sujets diff., y

5 — Italie, 1932, anniv. compris Mussolini....10
7 — Italie, 1930, anniv. Virgile, sujets divers de l'Enéide, etc.15

6 — Irak, 1923, premiers timbres de ce pays, sujets diff.: — mosquée, animaux, etc.20
4 — * Nyassa, 1901, bicolores — girafe et palmiers07

12 — * Saxe, 1919, timbres chemin de fer....05
5 — Turquie, 1931-32, neufs et oblitér., portrait Kemal Pasha.....05

CANADA — TIMBRES FISCAUX

5 — "Bill Stamps", 1868, effigie Victoria, 1, 2, 3, 6 et .09, neufs, cote .2410
2 — "Registration", Québec, 1871, castor, cote .2010

6 — Enregistrement, Québec, 1918 (bilingue) gros chiffres, 5, 10, 15, 20, 30 et .50, cote \$1.3020

3 — Chômage, Québec, 1932, 5, 10 et .15, série complète.....07

Port en plus dans tous les cas.

Bazar Postal - Boîte Poste 4020 - Montréal

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

DES CLOUS!

Ce sont des petits accessoires de l'existence, modestes et indispensables: ils ne cessent de rappeler, au point de vue philosophique, le célèbre proverbe: "On a souvent besoin d'un plus petit que soi".

Les machines qui fabriquent le clou ordinaire, la pointe, ont un travail continu. Elles utilisent le fil de fer non rougi, de l'épaisseur que doit avoir le clou: elles forment la tête, la pointe, mécaniquement, séparent le clou de la sorte de fil sans fin qui ne cesse de se dérouler dans leurs mâchoires, et le livrent terminé en quelques instants d'une façon sûre et rapide. Une machine de ce genre, tournant à soixante tours par minute, produit environ 3500 grosses pointes à l'heure. Pour les clous plus petits, on augmente la vitesse et l'on peut arriver à une production de 20,000 à l'heure.

Il y a, bien entendu, divers systèmes de machines à clous. Dans les unes, la tête du clou est obtenue par pression: dans d'autres, se rapprochant plus du travail à la main, on l'obtient par percussion. Généralement la pointe du clou est faite par une fraise qui tourne autour du fil, ou devant laquelle tourne le fil. Quelquefois ce sont des couteaux tranchants qui appoin-tissent: la pointe affecte alors la forme d'une petite pyramide.

Les clous peuvent aussi se fabriquer par taillage et découpage dans de la tôle douce, mécaniquement. La tôle avance au milieu d'énormes ciseaux qui s'ouvrent et se ferment en taillant à chaque fois dans la direction voulue. Cela donne des clous sans tête qui ne peuvent être employés que pour certains usages. Quand on veut les munir d'une tête, on les fait chauffer au rouge dans un petit four à flammes, puis on forme la tête dans un moule au moyen d'une presse ou d'un marteau-pilon. Quelques fabricants font la tête à froid immédiatement après le découpage. Pour faire disparaître les petites aspérités qui résultent du découpage, comme on ne peut pas ébarber les clous un par un, on les met avec du sable et du grès pilé dans de gros tonneaux tournants: ils en sortent au bout de quelques heures, ayant perdu toutes leurs aspérités. Les clous de ce genre sont désignés sous le nom de *béquets*.

On fait aussi des clous fondus, fabriqués avec de la tôle étamée si douce qu'ils peuvent se reposer sans se rompre en tout sens. Ils sont destinés à certaines clôtures dans lesquelles, après enfoncement dans des matières tendres, une partie de la longueur du clou doit être rabattue et former, en quelque sorte, crochet.

Les clous à ferrer sont fabriqués avec un soin tout particulier: les meilleurs sont ceux qu'on fabrique à la main: on en fait de spéciaux pour la ferrure à glace. La tête des clous à ferrer diffère de forme suivant les pays: elle est traditionnelle et dépend d'ailleurs de la forme même des fers dont la disposition s'adapte aux diverses natures du sol. La tige se distingue de celle des clous forgés ordinaires à section carrée par sa forme plate et rectangulaire. La largeur du clou reste la même depuis la tête jusqu'aux deux tiers environ de la longueur: elle ne diminue que vers la pointe. En ce qui concerne l'épaisseur, elle diminue uniformément depuis la tête jusqu'à la pointe, de telle sorte que le clou a finalement la forme d'un petit coin en métal conforme aux lois de la résistance des matériaux ainsi qu'à la réalisation effective du frottement maximum. La rupture d'un clou à ferrer dans le sabot du cheval, ou la séparation de la tige en deux parties acérées qui peuvent pénétrer dans le pied, sont des accidents toujours fort graves et qui ont des conséquences dangereuses. Aussi fait-on usage, pour cette fabrication, de fer de qualité exceptionnelle, exempts de scories et de soufflures, et de bulles de gaz: le forgeage en est effectué aussi avec un soin extrême.

SCIENTIA

(Reproduction interdite)

LULU

(Suite de la page 268)

petit bonhomme, il se força, et deux grosses larmes sortirent de ses laids yeux jaunes. Il demanda ensuite à Lulu: "Voudrais-tu me faire un grand plaisir?" — "Oh! oui!" répondit l'enfant, que les larmes du démon avaient ému. — "Eh bien! Tu vas aller trouver ton camarade. Tu sais, celui qui t'a volé tes billes, tu ne feras pas de bruit, puis tu lui prendras son beau crayon." — "Oh! mais c'est voler ça"... répondit l'enfant indigné. Cette riposte mit le diable en une telle colère qu'il sauta sur Lulu et, tout à coup, Lulu sentit quelque chose de doux, doux, qui entraînait dans son petit cœur, en même temps qu'il voyait des petits enfants portant des robes roses, blanches ou bleues avec une couronne d'or sur la tête. A la fin, Lulu comprit qu'il était dans le ciel (le diable l'avait tué). Soudain, les petits anges qui s'empressaient autour de lui s'écartèrent et la lumière devint plus forte. C'était le petit Jésus qui portait une belle petite robe rose et une couronne d'or. L'Enfant Jésus s'approcha de Lulu, lui mit la robe et lui posa la couronne sur la tête, puis il le bénit. Ensuite il se retira, et c'est ainsi que monsieur Lulu, parce qu'il avait résisté au méchant démon, devint un petit ange.



AFFILIÉS A LA SOCIÉTÉ CANADIENNE D'HISTOIRE NATURELLE

Directeur général: R. F. Adrien, C.S.C., Ecole Beaudet, Saint-Laurent.
 Sous-directrice: Rév. Sr Sainte-Alphonsine, C.N.D., Collège Marguerite-Bourgeoys.
 Secrétaire général: M. Jules Brunel, Institut botanique, Université de Montréal.
 Secrétaire adjointe: Mlle Marcelle Gauvreau, Institut botanique, Université de Montréal.
 Trésorier: M. Jacques Rousseau, Institut botanique, Université de Montréal.

CHEFS DE SERVICE

Botanique: R. F. Marie-Victorin, F.E.C., Institut botanique, Université de Montréal.
 Zoologie: Dr Georges Préfontaine, département de Zoologie, Université de Montréal.
 Entomologie: M. Gustave Chagnon, département de Zoologie, Université de Montréal.
 Minéralogie-géologie: R. P. Léo Morin, C.S.C., Collège de Saint-Laurent.
 Publicité: R. F. Narcisse-Denis, F.E.C., Académie Saint-Léon, Westmount.

ACTIVITES DU CERCLE FLEUR DU RIVAGE, C.J.N.

Couvent du Saint-Rosaire, Sainte-Flavie,
 Matane

Notre cercle s'est formé le huit septembre. Sous la protection de Marie, le lis incomparable, nous aurons désormais pour devise: "Voyez les lis des champs". Commencé sans démonstrations extérieures, dans l'intimité des quatre murs de notre classe, notre cercle n'en est pas moins bien vivant; la preuve c'est que dès le 12, fête du saint Nom de Marie, nous profitons d'un congé pour aller herboriser.

A notre arrivée en classe, nous trouvons le papier journal, les étiquettes; il n'y a qu'à nous servir. Les officières, qui ont tout organisé, voient aux derniers préparatifs, et nous partons accompagnés des religieuses.

Une dizaine de minutes plus tard, nous sommes en plein champ où, tout en jouissant d'un délicieux congé champêtre, nous entassons dans nos cartables: Immortelle, Verge d'or, Patience crépue, Jone, Carex de diverses espèces, Prêle, Menthe des champs, enfin Char-

don, Ortie, Bardane, Spargoute, Mouron, etc.

Après la cueillette des plantes propres à un endroit, il faut s'asseoir sur l'herbe pour prendre note des noms latins et vulgaires, ainsi que des particularités propres à chaque sujet. Les rires fusent, c'est si bizarre, ces noms; toutefois nous sommes pleins d'enthousiasme, car nos jeunes intelligences avides ne demandent qu'à pénétrer les secrets de toutes ces merveilles qui, jusqu'ici, ne nous avaient guère intéressés. A l'entrée du bois, chacun se prend deux beaux spécimens de fougère: Osmonde Royale et Osmonde Interrompue.

Après cette copieuse moisson, notre maîtresse nous exprime sa satisfaction pour l'entraînement apporté à la besogne, nous fait encore quelques recommandations pour la mise en presse de nos plantes, et le retour s'effectue gaiement, chacun essayant de se remettre en mémoire les fameux noms latins, quitte à faire un peu de mélange! Nous rions bien et les petites herbes ne doivent pas s'en fâcher, nous avons si bonne volonté! Ensemble nous remercions la Providence d'avoir suscité des âmes généreuses pour nous enseigner un passe-temps si utile et en même temps si agréable.

Le sept octobre, deuxième réunion; à cette occasion tous les cartables sont apportés à la classe, et les meilleurs spécimens sont choisis en vue d'une petite exposition pour la visite de Monsieur l'Inspecteur qui désire nous voir commencer une collection de mauvaises herbes.

À la réunion suivante, le onze novembre, on enregistre le résultat de notre petite exposition: Monsieur l'Inspecteur a été enchanté. Nous ne méritions certes pas les éloges qu'il a bien voulu nous adresser, car notre travail était loin d'être parfait; mais tous se promettent de ne rien négliger à l'avenir pour atteindre les sommets.

Les sujets traités furent: en septembre, appréciation de la devise "Voyez les lis des champs"; en octobre, "Les mauvaises herbes"; en novembre, "Les oiseaux qui hivernent sous nos climats".

Enfin, la réception du magnifique diplôme d'affiliation à la Société d'Histoire Naturelle nous a été un très grand honneur, et nous avons senti naître en nous comme une obligation de répondre à l'attente de ceux qui daignent ainsi nous faire bénéficier gratuitement de leur science.

15 déc. 1932.

Adrienne ROY, Sec.étaire

LE CYCLE EVOLUTIF DE LA LIBELLULE

La Libellule, par son vol gracieux et son corps élégant paré de couleurs multiples, compte parmi les insectes qui attirent le plus l'attention de l'observateur des choses de la nature. Il serait difficile de supposer qu'une si jolie bête, se plaisant dans les rayons de soleil, a passé d'abord la plus grande partie de sa vie sous la forme d'une larve repoussante de laideur, vivant dans la vase infecte du fond des mares.

Promenons un regard au-dessus des eaux calmes du bord d'un étang ou d'une rivière, nous y voyons passer rapidement des centaines de ces beaux insectes. Ils volent en tous sens, s'entre-croisent, se poursuivent, puis s'élèvent brusquement dans les airs pour revenir au même moment continuer leur course au-dessus des eaux qu'ils frôlent parfois de leurs grandes ailes, toutes miroitantes sous les feux du soleil. Arrêtons notre attention de préférence sur ceux qui viennent voler parmi les herbes aquatiques du bord de l'étang; un étrange spectacle s'offrira à nos yeux. Nous verrons un certain nombre de ces insectes replier soudainement leur long et flexible abdomen, en plonger l'extrémité dans les eaux, puis le retirer tout aussitôt et répéter le même mouvement plusieurs fois de suite. Ce sont des femelles qui déposent leurs œufs. Ces œufs, selon les espèces, s'enfoncent et se mêlent à la vase du fond, ou bien demeurent au milieu des plantes flottantes.

Quelques jours se passent à peine et l'éclo-

sion a lieu, donnant naissance à de petites nymphes mobiles aussi curieuses dans leur structure qu'elles sont étranges dans leurs mœurs. La durée de la période nymphale varie avec les espèces, mais elle se limite généralement à une année.

L'appareil respiratoire chez ces larves est branchial, comme d'ailleurs chez tous les autres insectes qui vivent continuellement dans l'eau. Il est parfois constitué par trois appendices caudaux, mais dans la majorité des cas, il est interne et localisé dans un élargissement spécial de la partie postérieure du tube digestif. Cette sorte de chambre branchiale reçoit du dehors l'eau nécessaire à son fonctionnement, puis, l'expulse pour la remplacer par une nouvelle provision. Il s'ensuit que l'insecte inquiété peut donner à son corps un mouvement propulsif considérable, en chassant l'eau avec violence par son anus.

La nymphe, toujours avide de chair fraîche, attaque et dévore sans merci les petits animaux qui passent à sa portée, même ceux de sa propre espèce. Blottie dans la vase ou cachée dans les plantes enchevêtrées, elle se tient à l'affût, conservant souvent la même attitude pendant plusieurs heures.

Elle attaque sa victime et s'en empare au moyen d'un organe spécial placé sous la tête et qu'elle peut à volonté projeter en avant avec la rapidité de l'éclair. C'est le *labium* ou lèvre inférieure présent chez tous les insectes, mais modifié ici d'une façon telle qu'il constitue la partie la plus curieuse de l'anatomie nymphale des Libellules. Cette pièce, très allongée lorsqu'elle est déployée dans toute sa longueur, est articulée à la base avec le menton, puis, est repliée en arrière pour permettre à son extrémité antérieure de couvrir la bouche. On lui donne pour cela le nom de "masque" car l'insecte la porte comme un masque de carnaval. Cet appendice est divisé au sommet en deux lobes formant pincettes, armés, sur le côté interne, de forts crochets à pointes aiguës suivis postérieurement de dentelures diverses. Ces lobes sont les palpes labiaux de l'insecte, curieusement modifiés en organes préhensiles. Un petit animal vient-il à passer, que le masque se détend subitement, saisit l'imprudent et revient en place, présentant la victime à la bouche de l'insecte.

Les nymphes de quelques espèces sont remarquablement sédentaires. Elles demeurent parfois de longues heures dans la même attitude, et cette immobilité dans des eaux dormantes permet à de minuscules végétaux de se fixer sur leur corps. L'insecte, de plus en plus envahi par la végétation et graduellement réduit à l'immobilité, périrait inévitablement s'il n'avait pas la faculté de rejeter, à des périodes fixes, son enveloppe. Cette "mue" une fois effectuée,

la nouvelle nymphe apparaît sous une nouvelle forme, plus grande et plus forte, abandonnant derrière elle sa dépouille, maintenant informe sous les corps étrangers qui la recouvrent.

Quand arrive le temps de la transformation, la nymphe quitte l'élément liquide pour ne jamais y revenir. Ce changement d'habitat s'effectue généralement durant la nuit ou aux premières heures du jour. La nymphe monte sur un objet quelconque émergeant des eaux, une pierre, une plante, ou bien elle s'aventure à quelque distance de la rive. Là, dans la brise matinale, elle assèche son corps. Puis, aux premières lueurs de l'astre du jour, la peau de son dos se fend et s'ouvre sous la poussée de l'insecte parfait, la Libellule, qui s'envole après avoir raffermi dans la chaleur bienfaisante son corps et ses ailes.

G. CHAGNON

Laboratoire de Zoologie
Université de Montréal.

SUR UN VIEIL HERBIER

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'étude des plantes a passionné les élèves de nos couvents quand il s'est trouvé une éducatrice capable de l'inspirer et de la diriger. Témoin ce charmant herbier d'élève qui m'est tombé sous la main. Il date de 1891-1892, et est signé ALINE HUDON, Couvent de Notre-Dame des Anges, Saint-Laurent. En épigraphe:

*L'étude de la nature
embellit l'esprit, nourrit le coeur,
élève l'âme.*

On y voit des plantes sauvages et des plantes cultivées, récoltées à Montréal, à Sillery, à Saint-Romuald. L'influence de la savante religieuse que fut Mère Sainte-Amélie, des Sœurs de Sainte-Croix, s'avère à chaque feuillet par la précision des identifications.

Mes jeunes amis, votre herbier, fruit du labeur de votre enfance et de votre jeunesse, vous dira bien des choses quand vous aurez... quarante ans!

FR. MARIE-VICTORIN

LA BARDANE

Arctium minus Bernh.

PLAN	Entrée en matière
	Définition
	Description (racine, feuilles, capitules)
	Epoque où la Bardane fleurit
	Moyen de s'en débarrasser
	Utilité
Réflexion	

DÉVELOPPEMENT:

Je ne croyais pas qu'on pouvait donner un pareil sujet de composition: "La Bardane!" Mais qu'est-ce donc que la Bardane?

La Bardane est une plante à racine pivotante, épaisse et profonde; elle doit ressembler à la racine de mes défauts, car je n'en viens pas à bout comme je veux...

J'ai remarqué que les feuilles de l'*Arctium minus* avaient des petits poils en dessous; ce sont donc des feuilles duveteuses, qui ont une certaine ressemblance avec celles de la rhubarbe



A gauche: une feuille de la base.— A droite: sommité fleurie.

Cette plante a une tige qui peut atteindre de trois à six pieds de hauteur. Ses fleurs sont de couleur pourpre; elles se trouvent à la base des feuilles supérieures. En juillet et en août, la Bardane semble fière de montrer ses jolies fleurs. Comme les enfants aiment à jouer avec les nombreux boutons de pompier que l'on appelle, dans certaines régions de la province, *grauquias*.

La graine, bien mûre en septembre, est facilement transportée d'un lieu à l'autre; ainsi cette mauvaise herbe se multiplie. On la trouve le long des chemins, dans les lieux incultes, etc. Pour s'en débarrasser, le cultivateur devra arracher les tiges quand le sol est humide, avant que les graines soient mûres.

L'*Arctium minus* est employé en pharmacie pour soigner les maladies de la peau. Cette plante a donc son utilité. Comme elle doit être heureuse!

La Bardane que j'ai devant moi n'a pas servi en médecine, mais elle a causé de la joie à une jeune naturaliste, lorsqu'elle s'est laissé cueillir; on l'a mise à sécher avec bien des précautions, et voilà qu'aujourd'hui nous la regardons avec complaisance, nous l'admirons, oui, mais nous admirons bien plus encore l'Auteur de la

ération. Comme je découvre de belles choses dans ce que le bon Dieu a fait!... je n'avais pas pensé à cela avant de faire partie du cercle des Jeunes Naturalistes.

Honneur à ceux qui inspirent de bonnes pensées!
Honneur aux organisateurs du cercle!

Rosaire LANGELIER, 11 ans.

Cercle Gagnon, C.J.N.
Couvent du Saint-Rosaire
Sainte-Angèle-de-Mérici
(Matane) Québec.

*Ce sceptre immaculé des vierges de jadis?
Était-ce le joujou, l'amusette fleurie,
Du tout petit Jésus de la Vierge Marie?
Ou bien, mis en leur taille en l'infini du lieu,
Un petit paradis pour bêtes à bon Dieu?...
Qu'importe! puisque Dieu, principe des principes,
Qui détruit des soleils, et sauve des tulipes,
L'a déléguée ici du radieux séjour
Pour une mission de justice et d'amour!*

LULU



Un jour monsieur Lulu entreprit de visiter le vaste monde. Chemin faisant, Lulu rencontre le diable en personne (Imaginez-vous!) Lulu avait bien peur que le diable ne le croque parce que, l'autre jour, il n'avait pas écouté le diable qui lui disait de faire le méchant. Vous vous imaginez si le petit garçon avait peur. Le démon, en l'apercevant, le toisa de la tête aux pieds, puis il s'écria: "Ah! c'est donc toi qui m'as échappé l'autre jour!" — "Oui, c'est moi... c'est-à-dire que ce n'est pas moi"... balbutia

LA FLEUR MERVEILLEUSE

de MIGUEL ZAMACOÏS
(extrait)

*Ma tulipe, messieurs!... Avec un trésor tel
Je me ris des jaloux! Son nom? La "Griet Amstel"!
Par son splendide éclat elle est fleur souveraine,
Et n'a qu'une rivale ici-bas: sa marraine!...
D'où vient-elle? On ne sait... mais il paraît certain
Qu'un ange l'apporta d'un paradis lointain,
Car elle est, grâce unique et beauté solitaire,
Un chef-d'oeuvre du ciel égaré sur la terre!
Là-bas, dans les clartés du céleste au delà,
Un séraphin tout près de Dieu la modela;
Il avait fait l'argile avec de la poussière
D'aile de papillon et des grains de lumière;
Et comme il travaillait près du trône divin,
Pendant qu'il modelait cette fleur il advint
Que la perfection divine, irradiante,
S'épandant à l'entour, parvint jusqu'à la plante!...
Nous lui devons d'avoir un exemple ici-bas
Du parfait absolu que l'on n'y connaît pas!
Qui nous dira d'où vient sur la fragile amphore
Ce rose insoupçonné? Du reflet d'une aurore?
Ou bien des doigts fluets, transparents et rosés,
Par l'artiste divin sur sa neige apposés?
D'où lui vient ce parfum d'une essence irréaliste?
Du souffle de l'enfant qui s'est penché sur elle,
Ou bien d'avoir là-haut, près d'un blanc reposoir,
Servi de casquette ou servi d'encensoir?...
Enfin qui nous dira de quelle destinée
Pour de nouveaux desseins un Dieu l'a détournée?
Était-ce tout d'abord le chef-d'oeuvre votif
D'un archange aux yeux bleus, au front méditatif?
Était-ce le modèle ouvré d'un ciboire,
Seul digne du Seigneur et de toute sa gloire?
Voulait-on l'opposer comme rivale au lys,*



Lulu qui ne savait plus ce qu'il disait. — "Ah! petit sacripant!" s'exclama le diable, mais tout à coup s'adouçissant: "Allons, mon petit, pourquoi as-tu peur de moi?" — "Je ne sais pas", répondit Lulu qui commençait à croire que vraiment le diable n'était pas tellement méchant. — "Moi non plus je ne sais pas pourquoi tout le monde a peur de moi", dit le rusé démon, feignant la tristesse, puis voulant émouvoir le

(Suite à la page 264)

NOS CHANSONS POPULAIRES

Collection E.-Z. MASSICOTTE

Tous droits réservés



J'ai mis des cordes à mon violon



 J'ai des-cen-du dans mon jar-din, J'ai des-cen-du dans



 mon jar-din, C'e-tait pour cueil-lir du rai-sin,



 J'ai mis des cord' à mon vio-lon, J'ai mis des cord' zing !

Noté par Mlle Suzanne Massicotte

— 1 —

J'ai descendu dans mon jardin (bis)
C'était pour cueillir du raisin.

— 2 —

C'était pour cueillir du raisin (bis)
Un rossignol vint sur ma main.

REFRAIN

J'ai mis des cord' à mon violon,
J'ai mis des cord' : Zing

— 3 —

Un rossignol vint sur ma main, (bis)
Il me dit trois mots en latin.

— 4 —

Il me dit trois mots, en latin, (bis)
Ces trois mots je les compris bien.

— 5 —

Ces trois mots, je les compris bien, (bis)
Il y a des gens qui n'valent rien.

— 6 —

Il y a des gens qui n'valent rien, (bis)
Et des autres, on n'en parl' point.

NOTA.— Cette chanson fut populaire dans plusieurs provinces de l'ancienne France. J'en ai recueilli deux versions qui diffèrent autant entre elles que de celles de là-bas. La première m'a été chantée par Ephrem Perreault, cultivateur de Saint-Remi de Napierville, et la seconde par Amédée Le May, parent du poète Pamphile Le May, et navigateur, alors domiciliée à Sainte-Genève-de-Bastican. Je reproduis ci-dessus la musique et les paroles de M. A. Le May.

E.-Z. MASSICOTTE

LE QUESTIONNAIRE DE LA JEUNESSE

LE JEU DE TENNIS

1. Que représente cette scène? — Un joueur de tennis qui, entre deux parties, après s'être rafraîchi, fait un brin de caouette.

Q. Que savez-vous du jeu de tennis? — C'est un développement du jeu de longue paume, joué d'abord par les Français et les Italiens, populaire aussi en Angleterre au XIXe siècle. Ce jeu est resté en faveur jusqu'à ce que, vers la fin du XIXe siècle, il ait été progressivement remplacé par le tennis. L'érection d'un jeu de tennis sur un terrain favorable coûte fort cher, ce qui est la cause que ce jeu n'est pas très répandu chez le peuple.

2. Comment désigne-t-on l'action de frapper une balle du revers de la raquette? — *Coup de revers* ou *d'arrière-main*.

3. Que se passe-t-il là? — On dirait que la demoiselle invite le jeune monsieur à faire une partie. Il en a l'air tout ébahi.

4. Qu'est-ce qu'un ramassé? — C'est la reprise habile d'une balle au moment où, en rebondissant, elle quitte le sol.

5. Quel est ce personnage assis sur un siège spécial? — C'est l'*arbitre* ou *juge des parties*.

6. L'enveloppe dans laquelle on sert la raquette a-t-elle un nom? — C'est un *étui* à raquettes.

7. Où se vendent les raquettes de tennis? — Dans les magasins d'articles de sport.

8. Les joueuses ont-elles un costume spécial? — Il consiste ordinairement en une jupe courte, un chandail ou gilet surmonté d'une cravate, un bandeau servant à tenir les cheveux et des souliers gymnastiques.

9. Comment se nomme le joueur qui fait le service? — Le *servant*.

10. Quel nom donne-t-on à la boîte ou caisse dans laquelle on sert filet, balles et raquettes? — Un *coffret*.

AA. Qu'indiquent les quatre raquettes et balles que nous voyons ici? — Que quatre joueurs prennent ordinairement part à une partie.

11. Que fait cet homme? — Il *remonte* une raquette, c'est-à-dire qu'il en renouvelle les cordes... On dit aussi faire le *recordage* d'une raquette, *recorder* une raquette.

Q. Comment s'appelle la monture en bois de la raquette? — Cadre ou *cereau*.

Q. Qu'y a-t-il au point de jonction du cadre avec le manche de la raquette? — Les *épaules*.

Q. Que sont les montants? — Les cordes de la raquette dans le sens de la longueur: raquette à 18 *montants*.

Q. En quoi sont les cordes? — En boyau d'animal.

Q. Par quoi se termine le manche de la raquette? — Par un renflement ou *bourrelet*.

12. Une balle projetée haut dans l'air a-t-elle un nom? — C'est une *chandelle*.

13. Dans quel appareil tient-on la raquette pour l'empêcher de se déformer? — Dans un *presse-raquette*.

14. Le tennis n'est-il qu'un sport masculin? — C'est aussi un sport féminin. Des joueuses célèbres, Suzanne Lenglen, une française, Helen Wills, une américaine de 17 ans seulement, ont détenu le championnat.

15. Avec quoi tend-on le filet? — Avec le *moulinet*; c'est une manivelle actionnant une roue à cliquet fixée au poteau.

Q. Où se joue le tennis? — Sur un terrain ou emplacement appelé *court*.

Q. Qu'est-ce que le *filet*? — C'est un tissu à claire-voie divisant le jeu en deux parties.

Q. Qu'est-ce que le *régulateur*? — C'est la tige en fer placée au centre du filet pour en assurer la hauteur réglementaire.

Q. Par quoi est soutenu le filet? — Par les poteaux et une grosse corde en chanvre ou en métal, appelée *câble*.

Q. Par quoi sont indiquées les lignes du court? — Par des rubans marqueurs.

16. Le jeu de tennis est-il favorable à la santé? — Il est excellent; il met en activité les jambes, les bras, les muscles du cou, les yeux, etc.

Q. Qu'entend-on par *assommer* la balle? — C'est une manœuvre du joueur qui, près du filet, rabat avec vigueur la balle sur le terrain des adversaires.

Q. Qu'est-ce qu'une *rasante*? — C'est une balle rapide, rebondissant à peine et rasant le sol.

Q. Qu'est-ce que *braconner*? — C'est voler les balles de son adversaire.

Q. Par quels mots faut-il remplacer: 1. "drive"; 2. "game"; 3. "love game"; 4. "deuce"? — 1. flèche; 2. jeu; 3. manche nulle; 4. égalité.

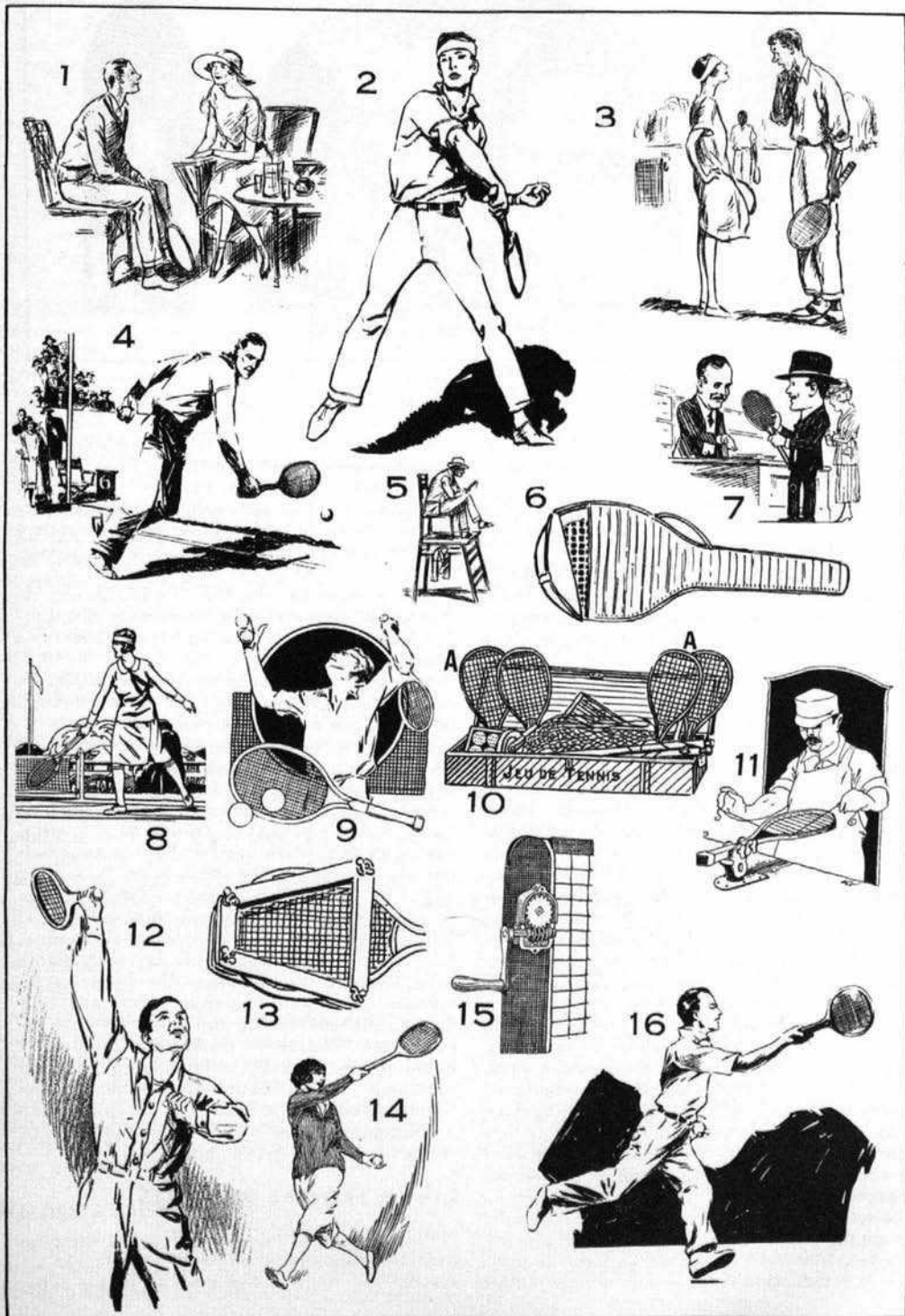
Q. Qu'est-ce que le *tamis* d'une raquette? — C'est le tissu à claire-voie formé par les montants et les travers de la raquette.

Q. Que sont les renforts ou ligatures d'une raquette? — Les boyaux enroulés aux épaules d'une raquette pour la renforcer.

N.B.—Les termes employés ici ont été préparés par la Ligue des Droits du français.

L'abbé Etienne BLANCHARD

LE JEU DE TENNIS





Avant-Gardes de l'A.C.J.C.

FRIANDISES PRINTANIERES

Les friandises printanières qui ont la faveur de tout palais canadien-français sont le sirop et le sucre d'érable.

On dit que les étrangers eux-mêmes trouvent un goût très fin à ces produits savoureux du roi de nos bois francs.

Des souvenirs tout récents, puisque la période des "sucre" vient de se terminer, vous ramènent à la mémoire les plaisirs des gaies journées de "sucre" et la saveur des plats délicieux que l'on mange à la "cabane".

Friandises, si je m'en rapporte au Larousse, ne s'applique qu'aux mets délicats qui flattent le goût et particulièrement aux sucreries. Mais on peut, me semble-t-il, être friand de beaucoup d'autres choses que les sucreries, choses agréables, salutaires et précieuses.

On peut être friand d'air pur, de clair soleil, de sport vivifiant. Les tièdes mois du printemps ont réveillé la terre, ont rendu à la surface du sol, aux bois, aux eaux leurs attrait variés. Vous entendez leur pressant appel au bonheur de vivre, de vivre dans l'activité, dans la santé et dans la joie. Le printemps vient de renouveler son miracle annuel: ressusciter pour notre charme la nature. N'est-ce pas que vous êtes friands du printemps?

Il faut être aussi friand d'ambition et de succès. L'année scolaire touche à sa fin, Y poserez-vous, par le succès de l'examen final, un brillant couronnement? Se clora-t-elle au contraire par un humiliant échec? Je m'imagine l'année scolaire des jeunes étudiants de nos écoles et de nos collèges comme une argile dont ils tirent une statue. En ce mois de mai les bons élèves, sculpteurs inspirés, attentifs et laborieux montrent une statue bien avancée. Ce qu'on en voit actuellement nous indique qu'elle s'achèvera en beauté au mois de juin, pour la satisfaction et la récompense des jeunes

artistes qui y mettent toute leur âme depuis huit mois.

Pour d'autres la statue est ébauchée; mais la besogne a manqué d'application et de constance. L'on constate du moins qu'avec une activité redoublée et des dispositions raffermies, les élèves à la fin de l'année montreront, peut-être pas un chef-d'œuvre, mais une œuvre acceptable.

Il y a enfin les coupables de négligence, de paresse, d'insignifiance ou de vice. Le bloc d'argile n'a presque pas été entamé et proclamera en juin leur honte.

Gardons plutôt l'image tout d'abord indiquée de la pleine réussite du chef-d'œuvre final. Soyez friands d'ambition et de succès.

Un but très élevé excite les désirs et soutient les efforts du chrétien toute sa vie durant: le perfectionnement spirituel. Qui refuserait d'être friand de perfection morale? Notre vie spirituelle, comme la nature, trouve dans le printemps un renouveau annuel: Pâques nous baigne de ses surnaturels effluves. A la joie de goûter le bien-être printanier s'ajoute la joie de sentir en son âme une vie plus intense. Il faut savoir ici éviter de malheureux conflits. N'allons pas au détriment de la vie de l'âme nous livrer à l'exubérance des beaux jours revenus. Gare aux coupables excès, aux tendances imprudentes et aux emportements inconsiderés. Nous nous tromperons toujours si nous croyons trouver le bonheur hors d'une conscience droite, haute et sereine. Soyons friands de noblesse morale et de vie spirituelle.

Printemps, verse à tous abondamment la succulence de tes saines friandises.

SAVOIR PRENDRE DES NOTES

Plusieurs parmi vous auront des loisirs pendant les vacances et pourront commencer un système de "fiches". Nos amis les jeunes natu-

ralistes classent dans leurs herbiers les plantes et les fleurs. Ils nous donnent l'exemple du labeur méthodique. Ils savent conserver les résultats de leurs efforts. Que de fruits de notre travail intellectuel nous perdons à jamais.

Le vendredi 10 mars, lors d'une réunion régulière du cercle de l'école supérieure "LE PLATEAU", par La Fontaine, M. Joseph Dansereau, assistant-principal, expliqua ce que c'était qu'un système de fiches et montra aux membres comment on pouvait classer ses notes, ses coupures de journaux. Voici un résumé de sa conférence.

1 — La mémoire ne saurait tout retenir. Par ailleurs l'on a souvent besoin de revenir sur des choses déjà apprises, mais oubliées. L'on rencontre souvent dans la vie quotidienne, dans ses lectures, dans ses conversations, dans ses voyages, des faits, des idées, des jugements, des observations qu'on n'utilisera que plus tard. Souvent aussi, faute de les conserver sûrement, on perd à jamais le bénéfice de ses propres impressions et de ses propres réflexions.

2 — Comment faire pour ne rien perdre ?

3 — Un moyen important d'aider la mémoire, qui ne peut suffire, c'est de prendre des notes, d'établir un système de "fiches".

4 — On appelle fiche un morceau de papier ou de carton sur lequel on inscrit une note en indiquant par un titre l'objet de la note et par une référence d'où on l'a tirée. Les fiches les plus commodes ont les dimensions suivantes: 4 pouces de largeur par 6 pouces de hauteur. Mieux vaut prendre un semi-carton.

5 — On accumule ainsi ses fiches. Quand elles sont nombreuses, on les classe par ordre alphabétique. Si elles deviennent encore plus nombreuses on fait des sections correspondant aux fonctions qu'on exerce. Ainsi un avocat placera à part par ordre alphabétique les fiches qui concernent le droit; un économiste, toutes les fiches qui concernent la vie économique, etc., etc. On se fait autant de sections qu'on veut dans ses fiches: religion, histoire, littérature, etc., etc.

6 — Les fiches sont la comptabilité de cette importante entreprise qu'est la formation de notre intelligence et de notre mémoire. Les maisons d'affaires ne laissent rien perdre de leurs richesses, qu'elles conservent par une habile comptabilité. Pourquoi laisserions-nous perdre nos plus précieuses richesses, celles de notre esprit ?

VIE DES AVANT-GARDES

Le mois dernier nos pages avant-gardistes débordaient des activités de nos groupes de Québec. Aujourd'hui, c'est Ottawa qui nous

donne de ses nouvelles. Je possède personnellement d'agréables souvenirs de mes visites dans ces deux centres acéjistes. Tout écho qui m'en arrive ne peut que me réjouir.

L'avant-garde du *Sacré-Coeur* d'Ottawa donne l'exemple d'une bonne organisation, non pas improvisée au petit bonheur, mais réfléchie et solide. Nous la félicitons et nous faisons des vœux pour qu'elle poursuive toujours sa féconde besogne.

Voici les noms des officiers du second semestre de l'année:

<i>Président</i>	Beaudoin, Gustave
<i>Vice-président</i>	Thibault, Elmo
<i>Sec.-archiviste</i>	Larivière, Roger
<i>Sec.-correspondant</i>	Pharand, Louis
<i>1er Conseiller</i>	Couture, Luc
<i>2e Conseiller</i>	Delpher, John
<i>Bibliothécaire</i>	Boudreault, Marcel

Nous publions maintenant à l'honneur de l'avant-garde *Sacré-Coeur* (qui a su le préparer d'avance pour le suivre jusqu'ici scrupuleusement) au bénéfice de nos jeunes lecteurs, le programme d'étude des deux semestres de l'année:

Premier semestre, de septembre à janvier.

26 sept. "L'Avant-garde"

10 oct. Le sénateur Belcourt.

24 oct. La poste.

7 nov. A l'entrée de la vie.

21 nov. "Doit-on préférer la musique instrumentale à la musique vocale?"

5 déc. Le R. P. Le Jeune et son oeuvre.

19 déc. La mission d'un avant-gardiste.

Second semestre, de janvier à juin.

6 fév. "La piété à l'Avant-garde"

20 fév. "Les Chanteurs Céciliens ont-ils bien fait de s'organiser en troupe scout?"

6 mars "L'étude à l'Avant-garde".

20 mars "Marguerite Bourgeoys a-t-elle plus de droit à notre admiration que Jeanne Mance?"

3 avril "L'action à l'Avant-garde".

A chacune des séances, à part l'un des travaux ci-dessus indiqués qui constitue la pièce de résistance, il y a des chroniques sur les activités avant-gardistes, acéjistes, scouts, universitaires, sur *l'Oiseau bleu*. En somme nous avons l'impression qu'à l'avant-garde du *Sacré-Coeur* on travaille dans l'ordre et l'ardeur. Salut à ces vaillants et bienvenue à leurs rapports.

(Suite à la page 264)

FLEUR DE LA PRAIRIE

DIPLOMATIE

(Suite)

A l'aube, le soleil écartant un rideau de nuages, Tekakwitha s'éveilla enveloppée de rayons. La lumière entra à flots par la porte, large ouverte, de la cabane. Assis sur un vieux tronc d'arbre, l'Aigle fumait. Le regard perdu au loin. Un timide bonjour de son hôtesse le fit sourire.

— La Biche légère a bien reposé, demanda-t-il ? On devrait t'appeler ainsi toi qui fais si bien courir les chasseurs de Gandaouagué ! Et maintenant, que va faire la fille du Grand Chef ?

Tekakwitha se laissa glisser aux genoux de l'Aigle.

— Parle ! je t'en prie, parle l'Aigle, implora-t-elle. Je veux retourner servir mon oncle et mes tantes, mais je ne veux pas être l'épouse du Renard ni d'un autre... je veux n'appartenir qu'au Grand Esprit. Tu ne comprends pas, Grand Chef, toi, plus intelligent que tous les autres de la tribu ?... Tu es le plus brave. Tous te craignent et t'admirent. Moi, j'ai vu que tu étais bon. Le Grand Esprit aime ceux qui sont bons comme toi. J'ai confiance en toi, l'Aigle. Demande qu'on me garde comme avant. Nul ne refusera si c'est toi qui demandes ! Quand tu parles, tous t'écoutent parce que ton esprit est sage et ton conseil toujours bon... je m'en remets à toi, le plus valeureux de nos guerriers.

Secrètement flatté, l'Indien trouva que sa protégée aussi était douée d'une belle intelligence, puisqu'elle l'appréciait à sa juste valeur, lui le redoutable vainqueur en tant de combats sanglants.

La grâce ingénue de la jeune fille charmait — à coup sûr par la loi des contrastes — ce rude guerrier plus habitué aux violences qu'à la douceur, à la cruauté de ses adversaires qu'aux prières humbles et confiantes d'une enfant que lui seul pouvait sauver !

— L'Aigle ne promet jamais s'il ne veut tenir sa parole, prononça-t-il d'un ton grave. J'irai parler au chef, ancien de la tribu. Je ne te rendrai que si l'on jure de ne point te maltraiter...

— Et je n'épouserai pas le Renard ?

— Le Renard ! murmura l'Aigle... je verrai à ce qu'il ne trouble pas la fille du Grand Esprit... L'Aigle n'oublie jamais. Le Renard est mon ennemi. J'attends que les Esprits le guident sur le chemin où je passerai. Alors le Renard ne me jettera plus au visage l'injure et la menace, j'aurai sa honte et sa vie !

— Non ! Ah ! non, que mon frère ne tue point le Renard, mais...

— J'ai dit, interrompit sèchement l'Iroquois. Que Tekakwitha m'attende ici. Je reviendrai la chercher quand le soleil aura fini sa course.

Quelle merveille de diplomatie dut être ce discours prononcé par l'Aigle dans la cabane des vieux parents ! Les Indiens étaient passés maîtres en l'art de la persuasion. Ils étaient fins et rusés, la plupart des chefs étaient doués d'une éloquence remarquable. On ne saurait assez admirer l'intelligence et la souplesse de celui qui parvint à dompter l'effroyable colère de cette famille humiliée, déçue et complètement dérouterée par la conduite, pour eux incompréhensible et mauvaise, de leur fille adoptive.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'Aigle eut terminé son brillant plaidoyer, après s'être consultés, l'oncle et les tantes étendant la main solennellement promirent d'un commun accord de reprendre Tekakwitha et de la laisser libre...

— C'est bien, dit l'Aigle avec une sorte de déférence mêlée de hauteur. J'irai chercher la jeune fille où je l'ai trouvée et la rendrai au Grand Chef des Anciens. Je parlerai au Renard car j'ai de graves paroles à lui faire entendre !

Nul ne se douta de la menace terrible et de la cruelle ironie cachées dans cette phrase banale.



On se quitta avec de grands témoignages d'amitié et d'estime de part et d'autre.

L'Aigle sentait se raviver en lui de sommeillantes rancunes. Il était enchanté de voir le Renard, son ennemi, profondément humilié... en attendant mieux! Il était aussi heureux d'avoir gagné la cause de la jeune fille qui lui plaisait beaucoup, quoique d'une façon fort peu habituelle aux Sauvages.

Le soir venu, fidèle à sa promesse, il vint chercher Tekakwitha. Et, comme il lui fit prendre un chemin différent et beaucoup plus court que celui qu'elle avait suivi lors de sa fuite, les étoiles n'étaient pas encore éteintes lorsqu'il la remit entre les mains des tantes bruyantes et empressées. Seul, l'oncle demeura figé en un mutisme boudeur.

Un long regard chargé de reconnaissance de la part de Tekakwitha parut impressionner beaucoup plus l'Aigle que les grands témoignages de gratitude des tantes. Il s'éloigna ayant aux lèvres un énigmatique sourire.

ALGONQUINE!

Dès le lever du jour, Tekakwitha reprit avec sa grâce et son calme habituels le travail quotidien. L'oncle demeurait froid et boudeur mais les tantes semblaient avoir oublié le pénible incident de la veille. Le Renard n'était pas dans la bourgade. Personne ne le rencontra non plus, dans les environs. Tout était donc pour le mieux.

Et la vie continuant son cours paisible, une saison passa ainsi sans histoire. Mais, peu à peu, on revit le Renard. Des voisines, des parentes réveillèrent des souvenirs endormis. On finit par trouver que l'on avait été bien faible à l'égard de cette jeune égarée de Tekakwitha. Au fait, était-elle insensée? Aimait-elle en secret ailleurs, sans en demander la permission? Il faudrait voir cela, par exemple, que cette orpheline recueillie par pure bonté fût aussi effrontée et hypocrite! Ne voulait-elle que jouer la petite entêtée? On ne laisserait pas aller ainsi les choses avec cette orgueilleuse!

Et l'on se monta les uns les autres. Le vieux chef, souvent absent, se borna à donner ses ordres avec plus de dureté. Il ne daigna adresser la parole à la jeune fille que pour la blâmer ou la menacer. Celle-ci ne cessa pas, néanmoins, de lui témoigner une filiale soumission. Mais la merveille de méchanceté fut réalisée par les tantes et leurs amis. On chargea Tekakwitha des travaux les plus durs, les plus longs, les plus pénibles. Les jeunes filles de la bourgade se moquèrent d'elle à chaque rencontre. Les enfants même s'amusèrent à lui crier des injures et à lui lancer des pierres.

L'une des tantes lui causa un chagrin profond en lui reprochant le "sang mêlé" qui coulait dans ses veines.

—Fille de rien, dit-elle, tu n'es pas une vraie Iroquoise. Tu as du sang de captive et de vaineue en toi. Tu n'es qu'une Algonquine et nous les avions humiliés le jour où ta mère fut amenée ici par notre frère le grand chef Cerf Agile!

Toute la fierté de l'Indienne et l'amour de l'enfant pour sa mère se révoltaient dans le cœur meurtri de Tekakwitha. Elle aurait voulu fermer ces lèvres cruelles qui l'injuriaient avec tant de haine et d'injustice.

Mais un rayon d'En-Haut, sans doute, mystérieux et doux, éclaira et réconforta la pauvre petite. Elle ne répondit rien. Elle pardonna. Elle continua à être serviable, laborieuse et aimante.

Décidément, on la crut faible d'esprit.

En fait de querelles, les ripostes sont toujours comme les brindilles que l'on jette sur le feu pour le raviver. Faute de brindilles, Tekakwitha se taisant, le feu s'éteignit insensiblement.

Mais le surnom resta à l'enfant de Fleur de la Prairie, comme sa chère et sainte maman, elle ne fut plus pour tous que l'*Algonquine*!

DE GRAVES ÉVÉNEMENTS

En 1663, de graves événements inaugurèrent une ère nouvelle au Canada. Ces événements eurent des répercussions profondes jusqu'au pays des Agniers. L'expédition de M. de Tracy délivra la colonie du péril iroquois.

Ceux-ci, effrayés, offrirent leur soumission et comme preuve de leur loyauté sollicitèrent la venue des missionnaires en leur territoire. C'est ainsi que les Robes-Noires, les Pères Jacques Frémin, Jean Pierron et Jacques Bruyas, furent désignés pour aller évangéliser les indomptables tribus iroquoises des bords de la Mohawk.

Les troupes de M. de Tracy, lors de leur expédition au pays agnier, avaient trouvé déserts villages et bourgades. Effrayés, enfin! les Iroquois s'étaient enfuis dans des endroits quasi inaccessibles pour qui ne connaissait pas à fond et le pays et leur extraordinaire manière de se dissimuler, de combattre ou de se défendre.

Les soldats français ravagèrent la forêt, brûlèrent les cabanes abandonnées, détruisirent les récoltes. Bref, les Iroquois comprirent que, cette fois, il fallait se soumettre au vainqueur avec sincérité et bonne volonté. Leurs parlementaires ayant ramené avec eux les trois missionnaires mentionnés tantôt furent accueillis avec de grands témoignages de joie. On entoura avec respect les missionnaires leur demandant de les instruire et de demeurer désormais avec eux. Tekakwitha avait suivi avec anxiété les diverses phases de ces graves événements. Elle avait connu les angoisses de la fuite, la tris-

tesse du retour dans un pays dévasté. Mais elle oubliait tout en écoutant la voix bénie des missionnaires qui, enfin, venaient lui parler de Dieu, de la Vierge, du ciel où reposait Fleur de la Prairie!

Fait providentiel, les trois jours que passèrent les missionnaires à Gandaouagué, ils habitèrent la cabane même où demeurait Tekakwitha. Comme elle était la plus vaste et la plus spacieuse, on avait cru bon de demander à l'ancien Grand Chef de la bourgade d'offrir l'hospitalité aux distingués visiteurs. L'oncle était fort hostile à tout changement de croyances pour sa nation. Mais il redoutait une autre guerre avec les "blancs". Il fallait absolument garder la paix avec les nouveaux arrivés en

terre américaine; ils étaient devenus trop redoutables. Il consentit donc d'assez bonne grâce à "partager le feu du foyer" avec les Robes Noires. Tekakwitha put donc écouter longuement les missionnaires. Elle les servit avec un respect, un zèle qui les surprirent et les touchèrent.

Aussi lorsqu'un prêtre vint s'établir définitivement dans la bourgade le Père Jean Pierron, la jeune fille se proposa de suivre assidûment les exercices à la chapelle et en secret, elle se prépara à demander le baptême sans se douter des nouvelles épreuves terribles qui allaient fondre sur elle.

Juliette LAVERGNE

(Suite et fin dans le prochain numéro).

JE VOUS EN SUPPLIE

MES petits enfants, je vous en supplie, parlez bien. Pas de sot amour-propre, pas de crainte ridicule; qu'importe si l'on se moque de votre application; faites en sorte qu'elle devienne contagieuse. Il est vilain d'être snob, dédaigneux, mais il n'est pas vilain de ne pas vouloir fréquenter des enfants qui s'obstinent à mal parler; qui prononcent mal, qui ajoutent à leur vocabulaire, avec la prétention d'être drôles, des mots pris dans le langage de Ladébauche.

De grâce, parlez bien; parlez comme vous écrivez. Vous savez tout jeunes, déjà, bien écrire sans faute. Pourquoi ne savez-vous pas parler? Les mots se prononcent ordinairement comme ils s'écrivent. C'est facile. De grâce, parlez bien, soyez distingués, afin que toute votre nationalité le soit. Rien ne fait une plus mauvaise impression que de rencontrer dans le tramway, ou dans la rue, des enfants qui causent à tue-tête; et qui, ayant une grammaire supérieure sous le bras, un traité de philosophie, ne savent tout de même pas bien employer leurs verbes en parlant, et, horreur, ne savent même pas que *moi* ne fait pas *moé*.

Ayez de la fierté. Il est beau d'être Canadien français. Nos ancêtres les plus éloignés, — et nos ancêtres les plus proches, — ont également eu de très grands mérites. Notre histoire est très belle. Mais, je vous avoue que j'ai souvent honte, en entendant ainsi parler des enfants dans la rue, de notre prétention d'avoir conservé notre langue intacte. L'élite l'a conservée. Mais l'élite pourrait représenter le plus grand nombre. C'est à vous, enfants d'écoles, à faire que cela soit. Parlez bien, toujours bien...

Peut-être, trouvez-vous quelquefois que vos parents ne parlent pas si bien eux-mêmes? C'est possible, dans quelques cas. Mais si vos parents ne sont pas aussi instruits que vous le serez, ils ont quelque excuse. Ils sont bons. Ils vous font instruire. Profitez-en complètement.

Apprenez à bien parler. Et votre exemple sera bon, fera œuvre de propagande. Remarquez-vous; on est porté à imiter, naturellement?... Imiter donc ceux de vos compagnons qui ont un bon langage, et faites en sorte qu'on vous imite ensuite. N'ayez pas de sot amour-propre. L'enfant qui se moque de vous parce que vous parlez bien est un petit idiot. Que votre courage ne flanche pas. Reprenez cet enfant, faites-lui honte, sermonnez-le, tâchez de le convaincre que son devoir est d'apprendre à parler, comme il apprend à écrire. Vous écrivez: *il, elle, bien, moi*; ne dites donc pas: "*y*" "*a*" "*ben*", *moé*. Dites: Je suis, et non pas: J'ehus... etc... et en tout, prononcez.

C'est à pleurer d'entendre tous ces Canadiens qui ne se donnent pas la peine d'ouvrir la bouche suffisamment. J'en rougis plus d'une fois, j'en suis toute triste, et c'est pour cela que je vous l'écris. Je vous en supplie, parlez bien, parlez bien, parlez bien!

Il faut le répéter cent fois, mille fois. On oublie. Ne tolérez pas qu'on parle mal avec vous, soyez un petit frère prêcheur, sans être ennuyeux.

Est-ce que vous n'aimez pas à être bien mis, à être propres? Votre langage a la même importance que votre apparence; il aidera à ce qu'on vous juge bien ou mal; et en plus votre seule réputation n'est pas en jeu: vous ferez celle de votre race. Songez à votre culpabilité, si vous attirez sur elle le mépris. En parlant mal, c'est ce que vous faites.

Allons à l'œuvre! Appliquez-vous, faites honneur aux vôtres... Que je n'aie pas honte d'être votre compatriote, si, par hasard, je vous rencontre dans le tramway, et vous écoute...

Je vous en supplie, parlez bien... et je tâcherai de vous écrire de jolies histoires pour vous récompenser!

Michelle LE NORMAND

LA CLASSE EN BEAUTÉ

Distribution

FRÈRE JEAN
ÉLÈVE CLAUDE

CLAUDE — C'est votre troisième leçon, je crois, sur le sentiment du beau?...

JEAN — Exactement.

— Sur quoi allez-vous parler?

— Bien, je t'ai déjà dit ce qu'il faut entendre par le sentiment du beau. J'ai essayé ensuite de te démontrer pourquoi il faut le cultiver.

— Et maintenant?

— Maintenant, il me semble que je dois te dire par où l'on doit commencer cette indispensable culture.

— Une minute... Savez-vous ce que papa m'a dit?

— Non.

— Il m'a dit que cette culture est impossible chez les enfants de mon âge.

— Eh bien, Monsieur ton papa se trompe. Tu vas voir toi-même que sa prétention est injurieuse.

— Pour qui?... Pour vous?

— Patience! Prenons le catéchisme pour te prouver que sa prétention est tout à fait offensante.

— Le catéchisme?

— Suis-moi bien. Comment Dieu a-t-il créé l'homme?

— Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance.

— Très bien. Alors ne vois-tu pas que c'est outrager le bon Dieu — je devrais plutôt dire le BEAU Dieu — qui a créé les âmes à son image et à sa ressemblance que de prétendre qu'elles ne peuvent pas cultiver la beauté.

— Il ne dit pas que c'est trop fort pour les âmes des grandes personnes, mais pour les âmes des petits enfants de mon âge.

— J'ai bien compris. Et je te dirai que Monsieur ton papa n'est pas observateur pour un sou. Il est pour le moins oublieux. Est-ce qu'il ne t'a jamais vu la figure toute réjouie en face d'un beau spectacle, comme celui de l'immensité étoilée du ciel par une lumineuse nuit de juin?

— (Haussement d'épaules)

— S'il avait eu cette intelligente curiosité, il aurait certainement constaté l'affinité d'une âme d'enfant avec la beauté. Non, mon petit, ton papa se trompe. Il n'est pas le seul du reste à se tromper. Et c'est triste qu'il en soit ainsi. C'est à cause de cette erreur que la culture du beau chez l'enfant a été mise de côté et qu'il est entré tant de laideurs dans notre vie. Je

plains énormément les pauvres gens qui croient que l'âme des enfants comme toi puisse être faite pour autre chose que pour de la beauté.

— C'est vrai, il n'y a pas de raison pour qu'on nous éloigne des belles choses.

— C'est exact: il est tout à fait déraisonnable d'agir ainsi. Pourquoi pourriez-vous être initiés à toutes sortes de choses, excepté les belles? Es-tu consentant qu'il en soit ainsi?

— Jamais!

— Il ne faut certes pas avoir appris aux petits enfants le sens du beau pour croire qu'ils sont fermés à cette culture; car ils verraient, Monsieur ton père et tous ceux qui pensent comme lui, la rapidité étonnante avec laquelle vous savez apprécier tout ce qui est marqué au coin de la beauté. Preuve évidente de l'affinité de leur petite âme avec la beauté. Comment comprendre autrement ton beau titre d'ÉLÈVE. On n'aime la beauté qu'en se dégageant des laideurs de la terre.

— C'est un vrai sermon de Monsieur le curé que vous me faites là.

— Sermon nécessaire, n'est-ce pas?

— Oh! oui. Mais c'est la première fois que je l'entends. J'ai hâte de savoir maintenant par où vous allez commencer à cultiver la beauté chez les enfants comme moi.

— J'y arrive. Mais je veux auparavant que tu me dises une chose: crois-tu, sincèrement, que la vie de l'âme, c'est la beauté? Crois-tu que faire autrement l'éducation de l'enfant, c'est accoutumer son âme sinon à des choses laides, du moins à des choses exclusivement utiles?

— Oui.

— Tu crois que si l'âme ne vit pas toujours en beauté, elle n'en pourra pas créer plus tard?

— Oui.

— A la bonne heure. Tu crois alors que la culture du sentiment du beau ne doit pas être accidentelle, mais bien habituelle?

— Oui, comme l'étude de la grammaire.

— Parfaitement. Je ne soutiens pas que tu dois commencer à apprécier dès maintenant les belles peintures, bien que je t'en sache tout à fait capable; mais je soutiens par exemple que tu dois t'initier à la beauté morale tous les jours que le bon Dieu fait luire sur ta tête.

— C'est par là que l'on commence à cultiver le beau?

— Exactement. Lorsque tu auras pris l'habitude de voir la beauté morale, tu seras plus en mesure de contempler les autres sortes de beautés

—Qu'est-ce donc en un mot que la culture de la beauté morale?

—C'est tout d'abord fuir tout ce qui est mal, puis admirer tout ce qui est bien, tout ce qui est vrai, car le vrai, le bien, le beau, c'est tout un.

—Je comprends.

—Fuir tout ce qui est mal, c'est d'abord faire disparaître en toi ce qui rapproche le plus l'homme de la bête: l'égoïsme animal, ce sentiment mesquin qui fait qu'on ne cherche toujours qu'à se dorloter, qu'à tout accaparer, quand il est si humain — si divin de penser aux autres. Est-ce qu'on ne dit pas, dans l'Évangile? Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

—Alors il faut s'aimer?

—Sans doute qu'il faut s'aimer, mais raisonnablement. Il faut s'aimer non pas seulement pour la terre, mais pour le ciel, exclusivement. Il faut en somme se conserver tel qu'on est sorti des mains de son Créateur, puis qu'on doit retourner à Lui. Voilà le premier principe de l'amour de soi. Satisfaire tous ses caprices, c'est s'aimer pour la terre seulement. S'aimer dans son prochain, c'est s'aimer pour le ciel, exclusivement. C'est sortir de ce penchant animal qu'est l'égoïsme pour se donner soi-même aux autres, surtout aux pauvres...

—Mais on dit qu'ils ne sont malheureux que par leur faute!

—Ils sont peut-être malheureux par leur faute; mais est-ce que cela diminue leur misère? Au reste, ceux qui parlent ainsi démontrent plus éloquemment que je puis le faire la nécessité de la culture du beau. Pourquoi détruire ainsi en toi, en toutes les petites âmes comme la tienne, l'un des plus beaux sentiments: la pitié? Il ne faut jamais que les parents jettent comme ça des soupçons dans l'âme des enfants. Si tu savais comme ils ont une écrasante responsabilité, ceux qui sont les premiers à se pencher sur vous. Ils semblent ignorer que les premières impressions donnent à l'âme des enfants un pli qui détermine ensuite toute leur vie. Voilà pourquoi il faut, coûte que coûte, que tu emmagasines le plus de bonnes et de belles impressions possible pour plus tard.

—Où les prendre?

—Dans de belles lectures, dans de belles actions.

—Comme celle de Dollard et de ses compagnons?

—C'est ça. Voilà un fait historique que l'on n'exploitera jamais trop au profit de l'enfance et de la jeunesse. Ce sont des faits semblables qui donneront un aliment continu à ton admiration. La vie ordinaire est remplie, du reste, d'actions de moindre éclat, mais qui n'en ont pas moins la vertu de créer un sentiment moral aisé. Elles aident à dépasser ce qui passe. Elles ont le don merveilleux de donner de l'optimisme, cet enthousiasme qui transporte et qui

fait faire de grandes choses. Elles développent en nous un amour non pas étroit, mais universel. Elles font apprécier la vie, même des êtres inférieurs.

—Alors mes petits compagnons qui n'aiment les papillons que pour leur briser les ailes ou bien les clouer aux murs n'ont pas le sens du beau?

—Grands dieux, non! C'est l'esprit de destruction qui les possède. Que c'est navrant, n'est-ce pas, que cette joie stupide de détruire? Et dire qu'on l'encourage en ne l'entravant pas...

—Il ne faut pas même mettre de fils à la patte d'un serin?

—Pas même ça, Claude... Tu me trouves exigeant?

—Bien, c'est parce que...

—Oui, oui, mais tu ne le feras plus, n'est-ce pas?

—Jamais, je vous en donne ma parole.

—Très bien. C'est que, vois-tu, l'idée du mépris de la vie, quelle qu'elle soit, est dangereuse. Comment celui qui se plaît à martyriser de pauvres petits êtres peut-il s'entraîner à la pitié envers ses semblables? Tu ris?... Je suis sérieux. Tout se tient. Comment aimer à tout briser et respecter ensuite la pensée des autres? L'arbre tombe...

—du côté où il penche...

—et du côté où il pousse surtout. Souviens-toi toujours de cette vérité. Elle te sera salutaire dans la vie. Vis donc toujours en beauté et tu n'auras jamais à t'en repentir. Tout te paraîtra bon alors dans la vie.

—Même la misère? Vous trouvez ça beau, vous, qu'il y ait tant de souffrance depuis trois ans?

—Tu crois alors que la souffrance est laide?

—Elle n'est certainement pas belle.

—Eh! bien, tu te trompes, mon petit. C'est peut-être par la souffrance qu'il est entré le plus de beauté dans le monde. C'est le creuset des âmes. Il y a de la beauté dans le spectacle d'une âme qui sait souffrir; aussi faut-il aller jusque là pour cultiver le sens du beau. C'est le beau moral dans toute sa splendeur. Et je finis par là...

—Notre prochaine leçon?

—Elle sera plus concrète ou, si tu veux, moins abstraite: nous descendrons des régions de l'esprit et du sentiment vers les objets qui nous entourent.

—Où me transporterez-vous?

—Nous irons faire deux promenades.

—Loin, loin, loin?

—Non, tout près. —Où encore?

—Curieux, va! Eh! bien, nous irons nous promener dans... ta famille et dans... notre école. —J'ai hâte! —Moi aussi.

Honoré D'ARLES

L'ESCLAVE DES AGNIERS⁽¹⁾

A RICHELIEU

(suite)

UNE heure passa. Normanville se rapprocha en souriant du dormeur qui commençait enfin à bouger. Le réveil était imminent. Soudain, le gobelet d'étain que les doigts crispés de Charlot avaient retenu jusqu'ici tomba sur le plancher avec un bruit sonore.

Charlot eut un sursaut, puis se mit sur son séant. Il regarda quelques instants autour de lui; ses yeux se fixèrent, un peu étonnés, sur Normanville. Les brumes du sommeil le tenaient encore. Le bon rire de Thomas Godefroy de Normanville lui fit recouvrer sa lucidité.

Il fut debout. Avec un mouvement de joie et de vive affection, il lui donna l'accolade.

— Bravo! M. de Normanville. Vous voilà hors des griffes de ces tigres!

— Comme tu le vois, Charlot. Mais il paraît que tu avais créé un plan superbe en vue de ma délivrance...

— En effet. Et je ne sais ce qui m'a pris soudain. Un sommeil de plomb m'a terrassé... Qui donc vous a sauvé? Le Moyne me promettait, pourtant, hier soir, de me prévenir dès l'aube.

— Ne t'en prends à personne, mon ami, car personne n'a eu à intervenir à mon sujet. Messieurs les Iroquois me remettaient eux-mêmes en liberté ce matin, en échange bien entendu des deux sagamos que Le Moyne avait eu l'habileté de retenir en otages, hier soir.

— Ce brave Le Moyne! Quelle tête fertile que la sienne et bien d'aplomb! cria Charlot avec enthousiasme.

— Chacun voudrait en dire autant de la sienne, n'est-ce pas Charlot? remarqua en riant Normanville, qui considérait avec attention le jeune homme.

— Sans doute, sans doute, fit celui-ci, un peu distraitemment. Soudain, il leva la tête et aperçut le regard profond que Normanville jetait sur lui. Il rougit légèrement, puis se redressa.

— Vous me retrouvez différent, n'est-ce pas, mûri, un peu assagi, j'espère, endurci par la vie pénible menée chez les Agniers où j'occupais le poste peu glorieux d'esclave. Ah! n'eût été la fidèle amitié de Kiné, je me serais cent fois découragé... et peut-être en aurais-je fini avec la vie... acheva Charlot, avec un peu d'amertume.

— Allons, allons, tu médies de ton courage... Tu n'aurais pas eu cette lâcheté... Oui, Charlot, je te trouve changé, beaucoup, et surtout, tu es maigre, presque décharné! Tiens, c'est complet... voilà que tu tousses, ajouta-t-il, voyant le jeune homme pris d'une courte quinte qui le secoua tout entier...

— Ouf!... C'est fini... Non, non, je n'ai besoin... de rien.

— Prends un peu d'eau tout de même.

— Merci.

Le jeune homme, comme s'il eût été vexé de ce contretemps, se rendit un instant près de la fenêtre. Il tressaillit en sentant sur son épaule la main de Normanville qui l'avait suivi.

— Charlot, dit celui-ci gravement, il faut guérir ce rhume avant de retourner aux Trois-Rivières, auprès de Perrine. Elle serait prise d'une folle inquiétude en te retrouvant dans ce piteux état de santé.

Eh! Nous remonterons ensemble dans un mois, deux mois tout au plus. Elle n'est encore avertie de rien, n'est-ce pas, ta bonne petite sœur?

Charlot baissa la tête.

— Tu m'as entendu, Charlot? — Oui.

— Tu approuves?

— Je ne sais pas encore.



— Comment? Normanville, mettant ses deux mains sur les épaules de Charlot, le força à le regarder bien en face.

(1) Deuxième partie du récit: *A l'École des Héros* paru dans *L'Oiseau bleu*, de mars à décembre 1931.

—Qu'est-ce que tu ne sais pas encore, enfant ?

—M. de Normandie, je ne puis retourner aux Trois-Rivières, je ne puis non plus demeurer ici, dit Charlot, avec fermeté, mais en détournant les yeux.

—Ah! fit Normandie en fronçant les sourcils. Mais il ne voulut pas forcer les confidences du jeune homme.

Le silence régna durant quelques secondes. Normandie s'affaira près d'un garde-manger.

—Charlot, demanda avec intérêt l'interprète, as-tu pris suffisamment de nourriture depuis ton arrivée ? J'ai ici un reste de pâté de venaison... puis un peu d'excellent vin d'Espagne.

—Non, merci, je vous assure. On m'a traité royalement cette nuit dans la chambre de M. de Maisonneuve. Vous m'avez vu en mains tout à l'heure, l'excédent d'un bon repas... Votre pain est excellent au Fort. Ah! je crois que c'est le pain qui m'a semblé le meilleur mets à retrouver, après tous mes jeûnes forcés chez les Iroquois.

—Hâte-toi d'oublier tout cela. Nous te ferons faire bombance, d'ailleurs, ici, puis...aux Trois-Rivières, dit encore en hésitant et sans regarder Charlot le bon Godefroy de Normandie.

—M. de Normandie, je vais vous causer à tous beaucoup de chagrin, car... Allons, allons, ne me regardez pas ainsi. Votre sourire est forcé, je le vois bien... Et puis, pourquoi esquiviez-vous toutes les questions que vous pourriez si bien poser ?

—Non, mon petit. Tu te méprends. Je n'esquive rien! J'aimerais, au contraire, que ta confiance de jadis se réveille. Dis-moi tout, va. Cela te fera du bien. Et si tu veux d'un conseil ?

—Tout sera bientôt avoué, reprit Charlot, qui jouait machinalement avec un pistolet non chargé. Il venait de vérifier tout cela. Oui, des mots simples, brefs, clairs, vont tenir lieu un moment de ce qui me brûle tout l'être, pour tant...

—Va droit au but, petit. Ne bats pas ainsi les buissons.

—M. de Normandie, j'aime, avec toute la chaude tendresse de cœur dont je suis capable. J'aime une petite Algonquine, au noble cœur, au front hautain, à la grâce si touchante. Je l'ai surnommée Lis en-Fleur...

—Je sais cela, du moins, dit en souriant l'interprète.

—Comment ? Vous ne pouvez savoir cela, voyons. Elle vient des Trois-Rivières, c'est vrai, mais vous ne l'avez sûrement jamais remarquée... Elle me l'a dit. Elle vous connaît, vous savez.

—Ne t'emballe pas. Tu t'es trahi tout à l'heure, en rêve, voilà. Son nom est venu si spontanément sur tes lèvres, que toute ta figure en a rayonné. Ma parole, tu m'as fait revivre mes vingt ans...

—Que ne le disiez-vous plus tôt ? s'exclama en riant de bon cœur Charlot. Ah! vous connaissiez déjà mon secret, et même vous comprenez mon état d'âme. Il vous rappelle le vôtre, jadis. Ah! M. de Normandie, quel poids vous m'enlevez sur le cœur et sur l'esprit... Que voulez-vous, sauf Perrine et vous, aucune affection paternelle ou fraternelle n'est vraiment entrée dans ma vie.

—Charlot, crois-tu que comprendre, sympathiser, veuille toujours dire approuver ?

—Evidemment non.

—Alors, sans te blâmer le moins du monde pour un attachement qui a surpris ton cœur, ton cœur ardent de dix-huit ans, je ne puis t'approuver de t'y abandonner avec cette fougue...

—Vous ne savez pas alors ce que c'est que d'aimer à en mourir, non, vous ne le savez pas. Tenez, M. de Normandie, continua Charlot, avec vivacité et en arpentant la longue pièce claire et nue, tenez, je me reproche même cette conversation, cette confiance. C'est un retard de plus. Je devrais être déjà en route...

—En route ? questionna Normandie. Pour où ?

—Pour le pays des Hurons. Elle y est ma Lis-en-Fleur maintenant, et toujours au pouvoir de son ravisseur. Le misérable! Béni sera le jour qui le mettra en face de moi.

—Mon pauvre petit, que vas-tu gagner à cette chasse ? Aie donc plutôt la vaillance de certains de tes prédécesseurs, sur cette terre de la Nouvelle-France. Tu n'es pas le premier, tu ne seras pas, non plus, le dernier, à aimer de fraîches jeunes filles sauvages, dont le dévouement, la soumission envers nous, peuvent quelquefois aller si loin"... Un soupir échappa à Normandie. Ses yeux s'emplirent un instant de rêve.

Charlot pressa la main de l'interprète. "Vous voyez, seule la puissance d'un tendre souvenir peut bouleverser ainsi votre physiologie si calme, un peu fermée d'ordinaire. Vous avez connu, je suis sûr, un sentiment semblable à celui qui domine mon cœur, ma raison, ma vie.

—Je l'ai vaincu, petit.

—Oh!

—Sommes-nous donc venus en ce pays pour obéir à toutes les inclinations qui s'emparent de nos cœurs. Un soldat comme tu l'es, comme je l'étais hier, se doit d'abord à sa patrie nouvelle, semée de dangers inouïs. Puis, s'il faut fonder un foyer, que ce soit avec une fille vaillante et douce de notre pays de France.

—M. de Normandie, à quoi bon toutes ces paroles! Je sais tout cela comme vous, allez. Mon cœur se refuse à la conviction... Je suis désolé, mais bien décidé à revoir cette enfant ou... à périr.

—Quelle folie! Enfin... Le Ciel veuille que tu n'aies pas au-devant de nouveaux désastres, de nouvelles douleurs.

—Cela ne peut faire reculer "le soldat que je suis", n'est-ce pas?

—Ta confiance, petit, m'est précieuse, en tout cas. Quand comptes-tu partir? Et que faut-il dire à l'aimante petite sœur qui pleure toujours ton absence, là-bas, dans nos chères et sombres Trois-Rivières?

Charlot tressaillit. "C'est la seule ombre au tableau, M. de Normanville. Oh! Perrine, Perrine..."

Durant quelques instants, Charlot cacha sa figure entre ses mains. Son émotion se faisait intense.

—Quand comptes-tu partir? reprit sans pitié Normanville, et prépare bien ce mot à présenter à ta sœur.

—J'ai écrit ce mot à Richelieu, il y a près de huit jours, déclara à voix basse le jeune homme. Un Algonquin, ami de Lis-en-Fleur, a consenti à s'en charger. Perrine le lit sans doute en ce moment.

—La pauvre petite sœur! Que nous sommes durs, parfois, Charlot, pour les femmes que nous chérissons de tout notre cœur, pourtant.

Normanville se leva. "Charlot, reprit-il bientôt, sais-tu que le Père Daran est très, très malade dans une chambre du Fort?"

—Je le sais. J'ai même demandé à le voir, si possible.

—Un messager sauvage a été dépêché depuis une douzaine de jours à la Résidence des Jésuites, à Québec. On ne sait que faire ici. Le cas du Père est très grave. Mais... sais-tu pourquoi je parle, sans raison apparente, du Père Daran?

—Je vous écoute.

—C'est que probablement, nous aurons sous peu, à son sujet, des nouvelles de Québec... Et si quelqu'un, profitant de l'occasion, passe ici en route et chargé de lettres pour les Hurons... ce sera une excellente combinaison pour toi.

—En quoi cela me regarde-t-il? fit Charlot étonné de toutes ces circonlocutions.

—Tiens, tu attendrais, d'abord durant quelques jours l'arrivée de ces nouvelles, petit; puis tu partirais ensuite pour le pays des Hurons, en compagnie très sûre. Voyons, tu me dois bien cette halte de quatre ou cinq jours tout au plus?... Tu hésites?

—Soit. Mais pas plus de cinq jours, M. de Normanville.

—Bravo, petit! Comme cela, tu te retremperas bien un peu dans notre atmosphère française si douce, si agréable et qui est nôtre, ici comme aux Trois-Rivières. Allons, viens faire une visite à l'Hôtel-Dieu, maintenant. Mlle Mance désire te voir et dorloter un peu le frère amaigri de Perrine.

VII

AU PAYS DES HURONS

Normanville avait prévu juste. "Le 24 d'avril partit des Trois-Rivières le canot de Chastillon pour aller aux Hurons, dans lequel il était avec deux sauvages chrétiens: René Oheraenti et Michel..."

L'on débarquait sur les rives de Ville-Marie l'avant-dernier jour d'avril. Les colons accourus manifestèrent leur joie. Les voyageurs n'avaient pas fait, Dieu en soit loué, de tragiques rencontres. La figure de Charlot resplendissait. Dès le lendemain, il allait donc pouvoir se mettre en route vers les lointaines terres des bords des grands lacs. Il s'empressait, tout joyeux, auprès de Normanville, occupé à décharger les bagages destinés à Ville-Marie, et à poser en même temps à Chastillon combien de questions au sujet des Trois-Rivières, des siens et... de Perrine.

Charlot trembla bien un peu d'émotion en entendant parler de sa sœur bien-aimée. Il redevint grave et silencieux. Normanville vit lui échapper une dernière et touchante tentative pour retenir le jeune homme auprès de lui. Au contraire, il constata sur la figure de Charlot, autour de la bouche dont les plis se durcissaient, sur son front où une barre rigide se formait, une résolution inébranlable, décidé à surmonter tous les choes pénibles du cœur, sauf un.

Normanville haussa les épaules, mais fut intérieurement convaincu qu'il fallait bien abandonner à son sort cet enfant qui devait aimer avec une belle et puissante virilité, puisque toute autre affection, si vive soit-elle, s'anéantissait devant son amour vif, sain, impérieux, pour l'Algonquine.

Un jour, il se le rappela; Perrine, avec une moue, lui avait dit: "M. de Normanville, je ne vous comprends pas. Charlot a raison de vous, toujours. Et vous savez, pourtant, combien il se montre souvent déraisonnable". Il n'avait pas répondu à ce doux reproche de Perrine. A quoi bon? D'abord, le silence, la discrétion lui allaient bien. Puis, il respectait chez les autres tout acte volontaire lucidement posé... Les événements se chargeaient, selon lui, de désillusionner, de contrarier ou de faire échouer les plans de ces fronts qui s'entêtaient. Et puis lui-même, autrefois, n'aurait pas aimé aucune ingérence dans le domaine du cœur surtout.

Où, Charlot, une fois de plus, se montrait sans doute déraisonnable. Et encore? Le sentiment d'amour qu'il éprouvait si profondément pour la fière Algonquine lui dévorait le cœur à certains instants. Normanville le voyait, l'avait observé fort bien. Et de nouveau, il voulait espérer que des traverses, qui feraient sans doute souffrir l'enfant, seraient aussi le creuset d'où

sortirait, avec une plénitude plus grande, plus avertie, où s'éteindrait, par sa violence même, le premier amour splendide de ce cœur de dix-huit ans.

Le 30 avril, au petit jour, Charlot, après des adieux écourtés à son cher Normanville, comme à Le Moyne, quittait les rives hospitalières de Montréal. Longtemps, son regard se tint fixé sur le Fort. Il se détachait en frère, quoique si simple beauté, sur toute cette forêt enveloppée de brumes matinales blanches, légères, floconneuses.

On navigua avec énergie jusqu'au soir. La température s'y prêtait. Un calme magnifique régnait partout. Pas la moindre trace d'Iroquois à travers ces beaux paysages boisés.

"C'est à croire que nos sanguinaires ennemis, dit soudain Charlot, ou bien sont demeurés dans leurs propres bois fort giboyeux, ou bien sont massés quelque part, prêts à une attaque sournoise et habilement préparée".

Hélas! Charlot, deux mois plus tard allait voir se vérifier, de point en point, sa dernière supposition. Qu'il les connaissait bien, ces terribles ennemis des Français, vraiment!

Le voyage, dans sa dernière quinzaine ne s'accomplit pas sans encombre. De grands vents s'élevèrent. Il fallut souvent aborder sur des rives inconnues, dresser la tente et attendre jusqu'à huit jours, parfois, que la brise perdit un peu de sa force.

Enfin, le 10 juin, on fut à destination. La Maison de Sainte-Marie, sur les bords du grand lac Huron, s'ouvrit toute grande pour recevoir les voyageurs. L'on avait voulu s'y rendre tout d'abord. N'était-ce pas là "le centre" de tous ces pays, "le cœur des missions" que les Jésuites y avaient fondées. Ces missions, au nombre de dix, étaient desservies par quinze des héroïques Pères. Entre autres, à la Mission de Saint-Joseph, et depuis quatorze ans, le Père Antoine Daniel, aux bourgs de Saint-Louis et de Saint-Ignace, les Pères de Brébeuf et Gabriel Lalemant.

À la maison de Sainte-Marie se trouvait en ce moment, en qualité de supérieur, le Père Paul Ragueneau. Deux autres Pères l'assistaient. Plusieurs Français s'y trouvaient également, car la besogne y était assez forte. La Maison de Sainte-Marie des Hurons ne servait-elle pas à la fois "d'hôpital pour les malades, d'hospice pour les visites ou les voyageurs, de refuge contre les ennemis, de maison de retraite et de conférences pour les Pères," qui aimaient à s'y rassembler deux ou trois fois par année?

La venue de messagers venant des Trois-Rivières ou de Québec, les lettres que tous et chacun recevaient à ces occasions, constituaient une petite fête du cœur pour tous ces courageux exilés. Aussi, accueillait-on avec,

je le répète, une joie extrême ces voyageurs accourus de si loin.

Le Père Ragueneau n'avait pas tout de suite reconnu Charlot, en le mince et fier soldat qui s'inclinait avec grâce devant lui, un sourire sous sa fine moustache à peine dessinée. Mais aux quelques mots du jeune homme qui rappelait un plaisant souvenir d'enfance bien connu du Père, il s'écria: "Charlot! Vous! Oh! la belle et agréable surprise! Moi, qui vous croyais encore entre les mains des féroces Agniers... Vous me narrerez avec soin tous les détails de votre délivrance, n'est-ce pas, mon enfant? Mais auparavant, venez vous restaurer, venez. Je ne vous offre pas un festin de Balthazar, mais qu'importe, vous n'en mangerez pas moins de bon cœur".

Le lendemain, il fallut pour Charlot reprendre et reprendre encore le récit de son existence chez les Agniers. Tout près d'une vingtaine de Français accouraient, ou d'un poste, ou d'un autre. L'on espérait quelques lettres, puis l'ambiance chaleureuse, agréable, stimulante de la Maison de Sainte-Marie exerçait sur tous son action. On prolongeait la visite de plusieurs heures, et Charlot, que le Père Ragueneau tenait à présenter à tous, excitait l'intérêt général.

Pauvre Charlot! Qu'il aurait voulu, au lieu de parler ainsi de lui, questionner adroitement toutes ces personnes et apprendre quelques nouvelles concernant l'Algonquien.

Cinq longs jours se passèrent ainsi. Enfin, Charlot, le sixième jour, pria le Père Ragueneau de bien vouloir le recevoir privément. Il avait à lui faire de graves confidences. Et cela pressait. Le Père acquiesça aussitôt. L'entretien se prolongea entre le jeune soldat au cœur désespéré et le vaillant missionnaire, plein de sagesse et de pénétration. Charlot apprit presque tout ce qu'il lui importait de savoir.

Oui, deux Hurons accompagnés d'une Algonquienne aux yeux noirs bien tristes, un peu absents, étaient entrés, un soir orageux du mois de mars dernier, dans la Maison de Sainte-Marie. Ces Hurons comptaient des parents dans les bourgs voisins. On s'en était donc allé bien vite les retrouver.

"Mais la jeune fille, Père, n'a pas cherché à se confier à vous... Sa mélancolie ne vous a pas non plus semblé chose si pitoyable qu'il fallût y apporter quelque baume... Hélas! hélas! ma pauvre Lis-en-Fleur!

—Charlot, vous pensez bien que la plus élémentaire délicatesse m'interdisait toute question trop directe. Les Sauvages, vous le savez, ont le cœur fier; ils souffrent toujours en silence...

—C'est vrai.

—Et puis, l'un des Hurons me l'avait présentée comme sa future femme. Aucune protestation n'était venue sur les lèvres de la jeune

filles. Elle se tint les yeux baissés, durant toute l'entrevue, si je me souviens bien.

—Et, reprit Charlot avec peine... elle est sans doute... mariée, maintenant?" Ses yeux, où glissaient un chagrin immense, interrogeaient le Père, encore plus que ses paroles.

—Non, je ne la crois pas mariée, Charlot. Car... une semaine plus tard, le Huron qui devait l'épouser entra ici, furieux, menaçant, réclamant sa fiancée algonquine qui s'était enfuie durant la nuit.

—Non? Et vous ne me trompez pas? Justes cieux, quel bonheur j'éprouve de la savoir hors des griffes de son ravisseur. Père, cria Charlot, en se levant avec impétuosité, les yeux rayonnants, la main posée sur son épée, comme pour parer déjà à quelque danger, Père, où croyez-vous qu'elle puisse être allée se réfugier? Dites-moi? De grâce!

—Pourquoi, Charlot? demanda avec calme le Père.

—Pourquoi, pourquoi? reprit Charlot. Mais Père, parce que je l'aime, parce que je ne puis vivre sans elle, parce que j'ai fait des milliers de lieues pour la rejoindre coûte que coûte.

—Et une fois que vous serez en sa présence à quoi cela vous aura-t-il servi? A vous faire souffrir tous deux inutilement, car, je suppose, Charlot, que vous n'avez pas le dessein de l'épouser, d'épouser une femme sauvage, une Algonquine?

—Ce ne serait pas un crime.

—Non, sans doute, mais il faut réfléchir aux conséquences d'une pareille détermination, mon enfant. Comment! Personne, jusqu'ici, ne vous a fait entendre le langage de raison, ne vous a supplié de ne pas entreprendre ce hardi voyage qui n'allait sans doute aboutir à rien. O mon pauvre et fol enfant.

—Vous vous trompez, Père, dit Charlot d'une voix assombrie, le front barré d'une longue ride volontaire, l'on m'a sermonné beaucoup. En vain, hélas! Je dois revoir cette enfant que j'aime... Et, finit-il en se levant, et en serrant les poings, je la reverrai, dussé-je connaître pour cela, et le fer, et le feu, etc...

—Chut! mon enfant, ne parlez pas ainsi. Il ne faut pas braver la Providence... Mais quel changement! Autrefois, Charlot, vous n'aviez pas cette humeur d'indompté!

—J'ai souffert, j'ai tant souffert, Père, chez les Agniers. Et c'est là que je la connus et l'aimai, ma bien-aimée... Nous étions, l'un pour l'autre, tout ce qu'il y a de bon et de bien sur la terre... Un sanglot monta soudain à la gorge de Charlot. Le jeune soldat domina bien vite son émotion, et tendit la main au Père.

—Père, soyez-moi miséricordieux, dites-moi où est Lis-en-Fleur?

—Sérieusement Charlot, je l'ignore. Au fait, le Père Daniel, de la Mission de Saint-Joseph,

sera ici la semaine prochaine. Attendez-le. Il vous dira vite si elle n'est pas dans le bourg qu'il habite depuis si longtemps. Ce sera autant de temps de gagné pour vous, n'est-ce pas?

—Aurai-je la force de faire taire mon cœur d'ici là?

—Mais oui, mon petit, mais oui. Vous irez à la chasse en attendant. Cela vous aidera, dit le Père en souriant.

—Oui, et si la chance me favorise d'un certain gibier humain, si je m'y trouve jamais face à face avec ce Huron, ravisseur de ma bien-aimée, ô Père, croyez bien que je lui ferai expier son crime.

—Non, vous n'en ferez rien, Charlot. Car, et le Père Ragueneau se leva à son tour, nous allons essayer de remettre un peu de sens chrétien dans votre chère mauvaise tête.



—Bénissez-moi, Père, supplia soudain Charlot, en mettant un genou en terre. Je suis effrayé souvent, de porter dans mon cœur à la fois tant de haine et d'amour.

—Oui, mon fils, je vous bénis. Ah! votre fougue naturelle, vos souffrances n'ont donc pas éteint chez vous tout à fait la voix de la conscience. Que Dieu en soit loué!

Marie-Claire DAVELUY

(La fin au prochain numéro)

AU TRIBUNAL

Le président.—Accusé, vous avez beau nier on vous enverra au bague:

L'accusé.—Monsieur le Président, ça m'ennuierait beaucoup, je n'y connais presque personne.

Concours Mensuels

CONCOURS DE MAI 1933

1 — Métagramme

Avec un P, je représente chaque tour d'un cordage sur le cabestan.

Avec un N, je prends les oiseaux

Avec un T, je suis un réceptif

Avec un L, j'exprime le dégoût et l'ennui.

2 — Reconstituez le proverbe suivant:

a uabe rntmei uiq eivtn ed ioln.

3 — Comment appelle-t-on:

a) Celui qui ne voit que d'un œil ou qui a perdu un œil.

b) Celui qui est privé d'une main ou d'un bras.

c) Celui qui n'a l'usage ni de ses jambes ni de ses cuisses ou qui est complètement privé de ces membres.

d) Celui qui a perdu partiellement ou entièrement le mouvement volontaire.

Faire parvenir ses solutions au plus tard le 18 mai à

L'OISEAU BLEU

1182, rue Saint-Laurent

Concours de mai 1933 Montréal, P.Q.

RÉSULTAT DU CONCOURS D'AVRIL

1— a) Les membres de la famille Le Moyne.

b) Catherine Tékakwitha

c) Frontenac d) Colborne.

2— a) Hélotrope b) Jonquille c) Oeillet.

3— Toge, loge, doge.

Deux cent quarante-neuf solutions — dont sept inexactes — nous sont parvenues.

Nous félicitons les concurrents nombreux de la propreté des copies envoyées et de l'exactitude des réponses. Cordiales félicitations à tous, si fidèles à cette joute mensuelle!

Le sort a désigné:

Mlle Rolande Brouillet,

3954, rue Saint-Hubert,

Ecole Cherrier Montréal

Mlle Liliane Boucher,

Pensionnat du Christ-Roi

Mont-Laurier, P.Q.

Mlle Hermance Bourdeau,

5252, rue des Erables,

Ecole Chamilly-de Lorimier Montréal.

Mlle Lauretta Le Blanc,

Marlboro, Mass., E.-U.

M. Louis Bilodeau,

41, avenue Empress

Ottawa, Ontario.

Mlle Thérèse Legal,

Couvent de la Broquerie

Manitoba.

Une prime de cinquante sous a été envoyée à chacun des concurrents.

UN STIMULANT EFFICACE

C'EST PENDANT LA JEUNESSE
QUE L'ON APPREND A
ÉPARGNER



Si vous n'avez pas de compte de banque, vous n'avez pas le stimulant dont vous avez besoin pour commencer à épargner.

Un moyen pratique, commode, à la portée de tous, de recueillir les sous, c'est d'utiliser la petite banque à domicile en disponibilité à nos succursales de la région de Montréal et à 43 autres en dehors de la métropole.

Demandez à notre gérant de vous montrer notre petite banque à domicile appelée livret-caisse.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Succursales dans quatre provinces
du pays

SIR H. LAPORTE,
K.B.C.P.
Président

CHS-A. ROY,
Directeur et
gérant général



par la pratique constante de
L'ÉCONOMIE
LA BANQUE D'ÉPARGNE
 DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL
 "La Grande Banque des Travailleurs"

Fondée en 1846

Succursales dans toutes
 les parties de la ville.

S.519

Coffrets de sûreté à toutes les
 Succursales. Service de "La garde
 des titres" au Bureau Principal.

Une belle page d'histoire

INFORMA

MONSEIGNEUR LANGEVIN



MONSEIGNEUR LANGEVIN

Louis-Philippe-Adélarde Langevin naît le 23 août 1855.

Le R. P. Rodrigue Villeneuve, O.M.I., aujourd'hui cardinal-archevêque de Québec, raconte que le jeune Adélarde se prive de sucre pendant le Carême et en envoie le prix à l'*Oeuvre de la Sainte-Enfance*. De l'école de Saint-Isidore de Laprairie, il passe au Collège de Montréal où il remporte le prix d'Histoire du Canada. Il entre dans la communauté des Oblats de Marie-Immaculée en 1882 et il consacre son sacerdoce à l'Église et à la Patrie. Le Père Langevin veut aller porter la foi aux Sauvages du Nord-Ouest et il s'offre à Monseigneur Grandin, évêque missionnaire. Mais il devient le supérieur du Séminaire d'Ottawa où il forme des prêtres patriotes et fonde à l'Université en 1885 la *Société des Débats français*.

Sacré archevêque de Saint-Boniface, Manitoba, en 1895, il prend pour devise cette parole des Livres saints: *Garde le dépôt* — le dépôt de

tous les droits qui lui seront confiés — et il s'épuisera à les défendre.

Un jour, dans une école, il demande à l'un des garçonnets: "De quelle race es-tu, mon enfant? — "Canadien français," répond timidement l'écolier. — "Non, pas comme ça, mon petit! Quand on appartient à la première race du monde, on doit être fier. Droit, la main au front, dis à pleine voix: "Canadien français, Monseigneur. Et vous tous, mes enfants, de quelle race êtes-vous?" — "Canadiens français!" s'écrie fortement toute la classe.

Pendant l'inoubliable Congrès eucharistique de Montréal en 1910, il enflamme de son ardente éloquence 25,000 jeunes gens réunis à l'Arena et se proclame, en dépit des injustices et des trahisons qui ont dépouillé de leurs droits les écoles françaises du Manitoba, "le blessé de l'Ouest, mais non pas un découragé ni un vaincu".

Le grand archevêque patriote meurt à Montréal le 15 juin 1915. On lui fait des funérailles nationales. Au passage du train qui transporte ses restes à Winnipeg, les enfants viennent prier et déposer des couronnes de fleurs et le proclament le défenseur de l'école française et catholique au Canada.

Les Canadiens français seraient maîtres de leurs institutions, si seulement, comme Monseigneur Langevin, ils savaient *vouloir*. Ce n'est pas une seule Compagnie d'assurance-vie comme la *Sauvegarde* qu'ils posséderaient, mais plusieurs autres et qui seraient prospères. Suscitons cette *volonté collective* tant désirée; alors, mais alors seulement, plusieurs de nos problèmes considérés jusqu'ici comme insolubles se régleront presque d'eux-mêmes.

PAVOISONS



POUR NOS FETES
religieuses et nationales



Drapeaux, banderoles, écussons, bannières, guirlandes en papier, oriflammes, câbles en papier, lanternes japonaises et vénitiennes.

Nous avons le plus bel assortiment de drapeaux représentant les pays suivants: FRANCE, ANGLETERRE, ETATS-UNIS et CANADA, et religieux: SACRE-COEUR et PAPAL.

Demandez notre catalogue illustré de décorations.

Toutes ces décorations sont employées pour maisons, salles, magasins; réceptions, processions, parades; communautés, édifices publics, régates, tombolas, euchres, etc.

GRANGER FRÈRES
Libraires, Papeteriers, Importateurs
54 Notre-Dame-Ouest, Montréal

TÉL. LANCASTER 2171

La plus importante librairie et papeterie française du Canada

COMPOSITIONS DE M. EDMOND-J. MASSICOTTE

Gravures du terroir, format 14 x 17 pouces, imprimées sur papier de grand luxe.

Chaque sujet.....	.60
Franco.....	.65
Les 17 sujets.....	8.50
Franco.....	8.50

- Le traditionnel gâteau des Rois
- Un magasin général de jadis
- La prière en famille
- Une noce d'autrefois
- L'Angélus
- La journée au bon vieux temps

- Le retour de la messe de Minuit
- Les sucres
- Une épluchette de blé-d'Inde
- Le saint Viatique à la campagne
- Une veillée d'autrefois
- La visite de la quête de l'Enfant-Jésus
- Le réveillon de Noël
- La bénédiction du Jour de l'An
- Le mardi gras à la campagne
- Une Messe de minuit dans un chantier d'autrefois
- Les visites du Jour de l'An au temps passé.

Service de Librairie du Devoir
430, rue Notre-Dame Est **Montréal**

Ecole Polytechnique de Montréal

FONDEE EN 1873

Travaux publics — Industrie
1430, rue Saint-Denis, Montréal

TELEPHONES :—

Administration :—

Lancaster 9207

Laboratoire Provincial des Mines :—

Lancaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

ECOLES TECHNIQUES

DEPARTEMENT DU SECRETAIRE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

L'HONORABLE ATHANASE DAVID, SECRETAIRE DE LA PROVINCE

- COURS TECHNIQUE — Cours de formation technique préparant aux carrières industrielles.
COURS DES METIERS — Cours préparant à l'exercice d'un métier en particulier.
COURS D'APPRENTISSAGE — Cours de temps partiel organisé en collaboration avec l'industrie. (Cours d'imprimerie à l'Ecole Technique de Montréal.)
COURS SPECIAUX — Cours variés répondant à un besoin particulier. (Mécaniciens et véhicules-moteurs et autres).
COURS DU SOIR — Pour les ouvriers qui n'ont pas eu l'avantage de suivre un cours industriel complet.

AUGUSTIN FRIGON

Directeur Général de l'Enseignement Technique
1430, rue Saint-Denis MONTREAL

ECOLE TECHNIQUE DE MONTREAL
ECOLE TECHNIQUE DE QUEBEC
ECOLE TECHNIQUE DE HULL

Hommage de la

CIE DE BISCUITS AETNA

(LIMITÉE)

1801, rue de Lorimier
MONTRÉAL

Téléphone: AMherst 2001

La Photogravure Nationale, Ltée

59, rue Sainte-Catherine Ouest
MONTREAL

Téléphone: MArquette 4549

Dessins - Vignettes Photographies

L'HYGIÈNE ÉCONOMIQUE

Il y a une contagion économique: l'imprévoyant en vivant aux dépens des autres, affecte leurs finances et retarde leurs progrès.

Heureusement qu'il y a aussi une hygiène économique: la rente viagère, qui permet non seulement de se suffire, mais aussi d'aider les autres.

CAISSE NATIONALE D'ÉCONOMIE

55, ST-JACQUES O.

MONTREAL

HARBOR 2185